

Larson

Melanie De Biasio *Cheffe de chant(i)er*

Urbex Electric p.12 Nicolas Michaux p.16 Quelle place pour la musique en ville? p.24 Moderne comme un label p.26 2020, v'là les quotas! p.28 Petits jeux d'influence p.30 Anvers p.32 Ammar 808 p.38



LA COGOF PRÉSENTE

FRANCO

ALAIN CHAMFORT & JACQUES DUVALL - CARTE BELGE / PEET - CARTE BLANCHE / SAGES COMME DES SAUVAGES / ALOÏSE SAUVAGE / STEF KAMIL CARLENS - IN HET FRANS / JULIEN GASC / HERVE / JULES & JO / ORCHESTRE TOUT PUISSANT MARCEL DUCHAMP / MARIE WARNANT / LEONORE BOULANGER / JULIEN GRANEL / DANIEL HÉLIN / CHARLÈNE DARLING / MAÏ OGAWA - CARTE BLANCHE / KT BORIQUE / IVAN TIRITIAUX / MELANIE ISAAC / ROXAANE / LEO FIFTY FIVE / KÜZYLARSEN / BERNHART / LARYSSA KIM / JERRYCAN / GRISE CORNAC / TIBIDI / LA MAJA / BISOUDEFU / BRÈCHE DE ROLAND

FAUNE

BRUXELLES
29/09 - 17/10

FRANCOFAUNE.BE
POUR LA BIODIVERSITÉ MUSICALE



ARSMUSICA.BE · INTERNATIONAL CONTEMPORARY MUSIC FESTIVAL

ARMS
musica

SOLIDARS

ARSMUSICA 06 - 27 NOV 2020

<p>06.11 - BOZAR Rothko Chapel Morton Feldman Concert d'ouverture</p>	<p>07.11 - BOTANIQUE Voix Boréales Maarja Nuut, Linda Oláh & Maja S.K. Ratkje</p>
<p>15.11 - THEATRE POEME Europa 5 John Cage</p>	<p>18.11 - LA CENTRALE Heretics Anne-James Chaton & Andy Moor</p>
<p>19.11 LA RAFFINERIE - CHARLEROI-DANSE Screening Frédéric Verrières, Alexander Schubert Down the Rabbit Hole</p>	<p>20.11 & 21.11 LES BRIGITTINES Marathon sonore NO&RD, Trio 03, Andrew Poppy, No Tongues...</p>
<p>26.11 - BOZAR Iva Bittova & l'Ensemble Musiques Nouvelles</p>	<p>27.11 - LA BALSAMINE Concert de clôture Daniele Roccato, Kassel Jaeger & Stephen O'Malley, David Chalmin</p>

Programme complet sur arsmusica.be

Larsen

Conseil de la Musique
Quai au Bois de Construction, 10
1000 Bruxelles
conseildelamusique.be

Contacteur la rédaction
larsen@conseildelamusique.be

Directrice de la rédaction
Claire Monville

Comité de rédaction
Nicolas Alsteen
Denise Caels
François-Xavier Descamps
Christophe Hars
Claire Monville

Coordinateur de la rédaction
François-Xavier Descamps

Rédacteurs
Nicolas Alsteen
François-Xavier Descamps

Collaborateurs
Nicolas Capart
Serge Coosemans
Jean-Philippe Lejeune
Luc Lorfèvre
Jean-Marc Panis
Jean-Pierre Goffin
Jacques Prouvost
Stéphane Renard
Dominique Simonet
Didier Stiers
Julien Winkel

Relacteur
Nicolas Lommers

Couverture
Melanie de Biasio
© Frederik Vercrusysse

Promotion & Diffusion
François-Xavier Descamps

Abonnement
Vous pouvez vous abonner gratuitement à Larsen.
larsen@conseildelamusique.be
Tél.: 02 209 10 90

Conception graphique
Mateo Broillet
Jean-Marc Klinkert

Impression
die Keure

Prochain numéro
Novembre 2020



LE SOIR

sabam
for culture

Crédits
Stefaan Temmerman
Mayli Sterkenderix
Valentine Riccardi
Jabjah Prod.
Jean-Marc Panis
Nicolas Verfaillie

P.12 Urbex Electric

P.16 Nicolas Michaux

P.17 Lia Bertels

P.19 Green Montana

P.32 In Situ - Anvers

P.42 Elefan

Édito

La date fatidique du 18 mars a immobilisé notre société pour limiter la propagation du coronavirus. Paradoxalement, la culture est loin de s'être arrêtée, elle s'est même pas mal réinventée. C'est elle qui a permis - et permet encore - à une grande partie de la population de ne pas sombrer dans l'ennui et la dépression: que ce soit en écoutant de la musique, en parcourant des magazines, en écoutant la radio ou encore en regardant les trop nombreux Facebook live et autres. Au détriment des artistes, des techniciens, des techniciennes, de nombreux collaborateurs et collaboratrices qui ne sont quasiment plus rémunérés.e.s.

Au moment d'écrire cet éditto, on peut prendre l'avion les uns à côté des autres, partir en vacances, se mettre à 100 dans une piscine... mais, les rideaux sont encore baissés dans la plupart des lieux culturels. Ce qui suscite de l'incompréhension et de la colère. Le secteur culturel tout entier est aujourd'hui anéanti, tétanisé par un manque de perspectives et désespéré par l'absence de prise en considération de sa situation par le monde politique. Le risque zéro n'existe pas. Le secteur culturel a besoin de projets, il est urgent de lui faire confiance.

Bonne lecture
Claire Monville

En Couverture
p.8 L'ENTRETIEN **Melanie De Biasio**

Ouverture
p.4 ARRIÈRE-PLAN Lara Herbinia
p.5 AFFAIRES À SUIVRE
p.6 EN VRAC

rencontres
p.12 Urbex Electric
p.13 Belgian World Music Network
p.13 L'Âme des Poètes
p.14 Jean-Christophe Renault
p.15 Sarrasine
p.16 Nicolas Michaux
p.17 Lia Bertels
p.18 Noé Preszow
p.18 Warm Exit
p.19 Green Montana

Articles
p.20 AVANT-PLAN Rudy Léonet
p.22 DIGITAL Facebook live: stop ou encore?
p.24 SOCIÉTÉ Quelle place pour la musique en ville?
p.26 BUSINESS Moderne comme un label
p.28 POLITIQUE 2020, v'là les quotas!
p.30 MÉDIA Petits jeux d'influence
p.32 IN SITU Anvers

Los sorties
p.35

Bonus
p.38 4x4 Ammar 808
p.39 L'ANECDOTE Marc Hollander
p.39 J'ADORE... Peet
p.40 C'EST CULTE... Le Klacik
p.42 L'ADDITION Elefan



© LARA HERBINIA

Lara Herbinia : des visages, des figures

TEXTE : NICOLAS ALSTEEN

Depuis les premiers jours du confinement, les concerts sont en berne. Pour se remonter le moral, Lara Herbinia farfouille dans ses archives et exhibe de jolis souvenirs. « Sur internet, je poste des images du public. Voir l'étincelle dans les yeux des gens, c'est ce qui me manque le plus en ce moment. » Connue pour ses photos de concert et ses pochettes d'album, la Bruxelloise a grandi du côté de Rixensart. « C'est là, à 16 ans, que j'ai commencé à chanter avec The Monster Squad, un petit groupe qui faisait des reprises de Metallica. » Après ses années thrash metal, l'adolescente change radicalement de style. « Je suis devenue la deuxième voix de Madeleine Bertier, une formation festive comparable aux Têtes Raïdes. C'est comme ça que j'ai rencontré Pierre Dungen, le chanteur, avec qui je suis aujourd'hui en couple. » Par la suite, Lara Herbinia se lance dans l'enseignement. D'abord prof de morale, puis de philo et citoyenneté, elle garde toujours un pied dans la musique. Après les cours, elle retrouve en effet Madeleine Bertier pour quelques heures de répétition. « Pendant que les garçons installaient leurs amplis, j'observais. À force de les regarder s'activer autour de moi, j'ai senti qu'il me manquait un truc. Alors, je me suis pointée avec un appareil photo. » C'est le début d'une nouvelle passion. « De fil en aiguille, d'autres musiciens m'ont demandé de leur tirer le portrait. » Cette carrière parallèle prend un tournant décisif en 2011 lors du passage de Hubert-Félix Thiéfaine au Cirque Royal. « Je voulais le photographeur sur scène, mais son label a refusé ma demande. Le jour même, sa manageuse m'a finalement invité pour un shooting dans les coulisses. » L'expérience est

photographe

Une fleur dans les cheveux, un appareil photo à la main, la chanteuse du groupe Bertier immortalise des visages connus. De Brigitte Fontaine à Daniel Darc en passant par Odieu ou Benjamin Biolay, ses clichés valent le coup d'œil.

un succès. À tel point que la photographe accompagnera Thiéfaine sur d'autres dates de la tournée.

Fascinée par la magie de l'instant, Lara Herbinia capte des moments en noir et blanc. Tandis que ses photos de Brigitte Fontaine ou BB Brunes attirent le regard, elle se met à collaborer avec les magazines FrancoFans ou Focus Vif. Lors d'un festival, elle croise Yan Péchin, guitariste de quelques totems de la chanson française (d'Alain Bashung à Jane Birkin). « J'en ai profité pour le photographeur. » Dans le même temps, Madeleine Bertier se tourne vers d'autres horizons. Le rock festif n'est plus à la mode et, pour tout dire, le monde n'est pas à la fête. Conscient de ce changement de paradigme, la formation abandonne Madeleine dans les bois et poursuit sa route sous le nom de Bertier. « Après ma rencontre avec Yan, je lui ai proposé de jouer avec nous. Contre toute attente, il a accepté. » Sur le point de sortir un nouvel album (*feu.E*), Bertier prend désormais la forme d'un véritable collectif. En attendant les prochains concerts, Lara Herbinia classe ses photos et entasse les souvenirs. Un cliché de Daniel Darc, en particulier, retient son attention. « C'était en 2014 au Botanique, se rappelle-t-elle. Le chanteur était en train de faire le guignol dans les loges. Je lui ai dit que je voulais bien le prendre en photo, mais qu'il fallait y mettre un peu de bonne volonté. Pendant deux minutes, il est revenu sur terre. Au naturel, sans minauderie ni faux-semblant. C'est une image qui, aujourd'hui encore, me bouleverse. Souvent, les gens associent mes photos à la scène musicale. Pourtant, je me considère plutôt comme une portraitiste. Moi, ma spécialité, ce n'est pas la musique, mais l'humain. »



interprète

jeune public

Juliette Bossé *Duncan et la petite tour Eiffel*

Duncan est un petit garçon rêveur. Le jour où sa classe part en excursion pour la tour Eiffel, il se dit qu'il pourra faire le voyage en bus avec la fille de ses rêves, Lucy. Mais rien ne se passera comme prévu... C'est Juliette Bossé, en marge de son duo électro pop RIVE, qui a prêté sa voix à Lucy et qui chante sur plusieurs titres de ce livre-disque illustré par Sylvie Serprix et composé par Jérôme Attal (dispo dès le 24/09 via Le Label dans la forêt).



expo

hip-hop

Melodiggerz

Ils étaient tellement heureux chez Melodiggerz de nous annoncer leur expo célébrant 30 Years Of Records (1990-2020) : 30 années d'enregistrements hip-hop en Belgique. Cela devait débiter le 25 septembre à l'Espace Vanderborght à Bruxelles. Il devait y avoir des conférences, des concerts, des interventions DJ et bien sûr des visites guidées à la découverte des pochettes et de l'univers graphique de ces années de vinyles, K7 et CD. Ce n'est que partie remise... Rendez-vous en 2021 ! Quelques rendez-vous sont programmés en attendant. www.melodiggerz.be

artiste

chanson



© ELENA MAJECKI

Iliona

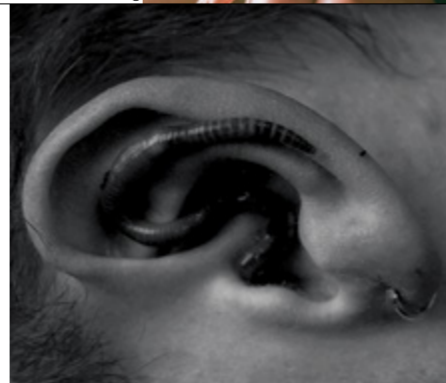
Même pas 20 ans et déjà une jolie expérience pour cette jeune Bruxelloise qui a fait ses premiers pas tant sur scène qu'en studio auprès de l'âge moins jeune Ana Diaz. En trois chansons bien ficelées, très "dans l'air du temps" (*Rattrape-moi*) ou s'inscrivant dans un songwriting plus classique et étonnamment très "biolay-sien" (*Moins joli, J'ai du mal*), Iliona a réussi à nous rendre impatient... dans l'attente d'en entendre plus !

groupe

premier single

Paradoxant *Dead Beat*

C'est en marge de son groupe BRNS qu'Antoine Meersseman fait émerger Paradoxant. Le projet cultive apparemment l'étrangeté (ah ce clip!) et semble capable de faire cohabiter, au sein du même morceau (disponible sur bandcamp), ritournelle électro "à la Elie & Jacno", sonorités punk-wave early 80 et batteries acoustiques bien pêchues. Un concert livestream diffusé lors des résidences d'été du Botanique est toujours disponible sur la page YouTube du Bota.



photographe

hip-hop

Alexis Vassivière

Il a fait parler de lui durant la période de confinement. Bruxellois d'origine française, photographe et musicien aussi à ses heures, il a "shooté" les artistes sur le pas de leur porte... histoire de sensibiliser les "jeunes" face au confinement et à ses bonnes pratiques. Plus récemment, il a lancé un nouveau média numérique, Blacklisted, une chaîne YouTube consacrée au hip-hop made in FWB, avec deux premiers reportages sur les basques de Geeeko et de Frenetik.



En vrac...

Ils nous ont quittés...

Ces dernières semaines, plusieurs décès sont venus entacher le retour progressif à notre vie "d'avant". Philippe Schonbrodt, éditeur en chef du média Jazzaround est parti. Il était responsable aussi des Jazz'halo Music Days à Liège, Bruxelles, Mons et Tourcoing. Il manquera au monde du jazz. Stéphane Dupont, animateur de radio et producteur à la RTBF ("l'ovni du poste" comme quelqu'un l'avait surnommé) nous a quittés également. Tout comme Francis Chenot, qui fut tout à la fois poète, journaliste et amoureux des mots et de la musique. Il fut un des fondateurs notamment de la Maison de la Poésie d'Amay. Louis Philippe Arty, le human beatboxer bruxellois mieux connu sous le nom de B.Flow, est décédé accidentellement à l'âge de 39 ans. Il était à l'origine du championnat de Belgique de beatbox. Fondateur du café-théâtre La Soupape à Bruxelles, Michel Van Muylem est décédé des suites d'une longue maladie. Toutes nos meilleures pensées à leurs familles et à leurs proches.

The Six Strings Project

Pendant six ans, Michel Hakim Moldenhauer a photographié 200 guitaristes belges, posant avec leur

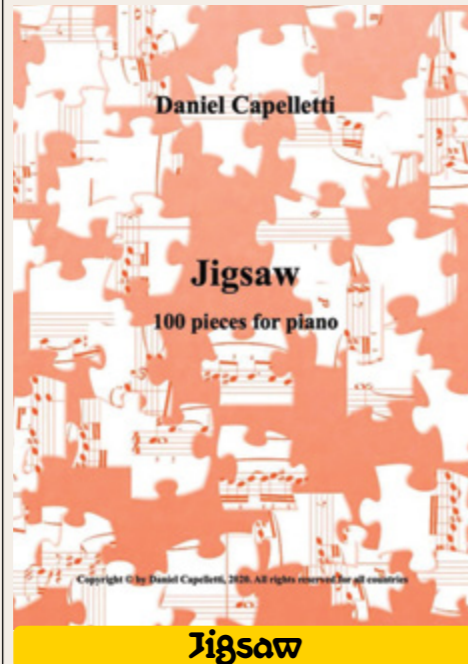
instrument favori. Tout le monde de la musique est passé par son objectif: rockeurs, jazzes, folk, classiques. Les musicien(ne)s ont également été interviewé(e)s pour parler de leur collection de guitares et de leur style de jeu. Un projet ambitieux immortalisé dans une trilogie de papier: un livre avec les portraits, un second avec toutes les photos de guitares et enfin un dernier avec les interviews. [facebook.com/SixStringProject](https://www.facebook.com/SixStringProject)

Fin de partie

La Chaise Musicale (Ixelles) a malheureusement fait faillite au mois de juin. La Ronde des Musiciens, une asbl namuroise créée en 2011 par un ancien professeur de La Chaise Musicale, Nil Perez Barreto, s'est proposé de reprendre le flambeau, afin de continuer à transmettre la passion de la musique aux petits Bruxellois. La partie reprend!

Tg Records

Mael Desoubry et Claude Dendievel: ces deux amis n'ont pas encore 20 ans... mais ont déjà ouvert leur propre magasin (de disques) à Mouscron! C'est rue de Tournai qu'ils partagent leur passion au milieu de centaines de vinyles, avant d'aménager, pourquoi pas... un studio d'enregistrement à l'étage!



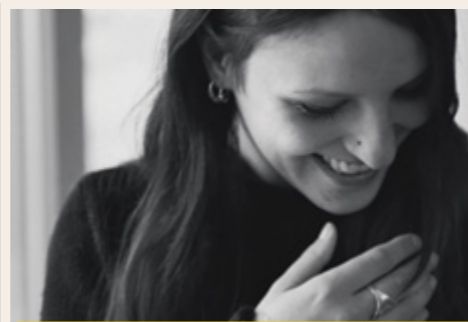
100 pièces courtes de Daniel Capelletti

Jigsaw est un recueil de 100 miniatures pour piano. Un exercice conceptuel traversant divers styles de tous horizons, du baroque au classique, en passant par le jazz ou la musique contemporaine... Ces 100 pièces sont disponibles sur YouTube où les prestations filmées de Daniel Blumenthal, Eliane Reyes, Nao Momitani et Stéphane Ginsburgh ont été présentées au public. Les partitions sont disponibles, n'hésitez pas à contacter Daniel Capelletti: [facebook.com/daniel.cappelletti](https://www.facebook.com/daniel.cappelletti)

Orgue Notre-Dame du Sablon

Un album, des vidéos et un concert virtuel

Cinq organistes belges de renom (Bernard Foccroulle, Benoît Mernier, Arnaud Van de Cauter, Roland Servais, Maria Vekilova) se sont réunis au mois de mai pour enregistrer un disque et un film sur l'orgue de tribune de l'église Notre-Dame du Sablon. Au programme: Jean-Sébastien Bach et aussi de la musique locale. Cette initiative, émanant de Bernard Foccroulle, s'inscrit dans le cadre d'une collaboration avec le réseau européen ECHO (European Cities of Historical Organs). Un concert virtuel a été également diffusé et est disponible sur la chaîne YouTube du réseau ECHO.



Alithéa Ripoll

Lauréate du Prix Henri Poussour

Le jury, constitué de personnalités de la musique contemporaine (Michel Fourgon, Marianne Pousseur, Gilles Gobert, Malika Kishino, Claude Ledoux, Daan Janssens et Marie-Isabelle Collart) a attribué le Prix Henri Poussour 2019-2020 à Alithéa Ripoll. Formée au Conservatoire royal de Liège et lauréate du Prix André Souris (2015), Alithéa Ripoll recevra dans le cadre du Prix Henri Poussour une bourse pour le développement d'une nouvelle composition mixte, qui sera présentée le 11 décembre 2020 au Théâtre de Liège lors d'une soirée en collaboration avec la Province de Liège et le programme de Ça Balance Musique Contemporaine.

Dour Festival

Green Europe Experience

We Love Green lance GEX - Green Europe Experience: 4 festivals et 2 ONG se sont associés au sein de ce réseau afin de créer "un futur désirable pour les festivals de musique et d'art, les événements... et le monde tout simplement". Bénédicte Billon-Tillie, Dour Festival: « Depuis le tout début, Dour Festival défend des valeurs telles que le partage, la tolérance et le respect de la diversité, qui se reflètent largement dans sa programmation musicale. Ainsi, 30 ans plus tard, et parce que nous sommes convaincus qu'il est important que chacun fasse sa part pour minimiser son empreinte écologique, nous unissons nos forces et comptons sur le projet GEX pour nous accompagner dans les efforts que nous faisons depuis 1989. »

Wavro

Une école de musique pour les malvoyants

L'équipe de "Voir ma musique" s'est installée depuis le début de cette année dans une maison de la place Bosch, à Wavre. La musique et son apprentissage font appel à la vue et à l'ouïe: il faut pouvoir déchiffrer des partitions, suivre les indications du chef d'orchestre... et voici donc une école de musique qui fait appel à des méthodes adaptées. Le solfège s'apprend par exemple avec l'aide du braille musical... et surtout en exerçant son oreille et sa mémoire. voirmamusique.be

Création de l'Union des Attachés.e.s de Proso Indépendant.e.s

Huit agences (Com as you are, This Side Up, Kat's Eyes, Five Oh, Granvia, Marc Radelet, MAP, Urban Invaders) se sont regroupées afin de réfléchir à la profession d'attaché.e de presse et plus précisément à son absence de statut, mise d'autant plus en lumière durant cette période difficile pour tous les métiers de la musique et du secteur culturel. Cette Union a également pour but de donner une meilleure visibilité et une meilleure compréhension de ce métier.

NO(W) PIANO

No(w) Piano est une édition de pièces contemporaines pour piano, bien évidemment, spécialement écrites à l'intention des élèves des académies de musique et réalisée par des compositeurs belges, sous la direction des pianistes Elisa Medinilla, Jeroen Malaise, Katrijn Friant et Laurence Mekhitarian. No(w) Piano est la troisième édition de partitions réalisée par MATRIX. À découvrir ici: matrix-new-music.be

CSA, médias et Covid-19

Le CSA a publié son rapport sur l'impact de la crise sanitaire à l'égard des services de médias. « La situation est préoccupante et nécessite urgemment l'attention des pouvoirs publics. Parmi d'autres points saillants du présent rapport: une menace sur la pérennité

des petits éditeurs, des difficultés de trésorerie pour les médias d'information avec un risque sous-jacent d'impact sur le pluralisme et des craintes exprimées par les médias subventionnés quant au maintien de leurs dotations publiques », a précisé le CSA. csa.be

Uno web série liée à l'opéra!

Stéphane Orlando est à l'origine d'une web série opéra, intitulée *The Smile*, composée et réalisée sur un scénario écrit avec son fils Hugo. *The Smile* a été tourné au Théâtre royal de Namur, co-produit par le CAV&MA, avec Morgane Heyse (soprano), Julie Vercauteren (soprano), Pierre Derhet (ténor), Kamil Ben Hsaïn Lachiri (baryton), Thomas Purcaro Decaro à la direction photo, Joachim Veszely au montage, Pascal Georis aux lumières et bien sûr Pierre Bartholomé au son. À découvrir!

Décès de Georges Octors

Figure tutélaire de l'Orchestre National de Belgique et du Concours Musical International Reine Élisabeth de Belgique, Georges Octors est décédé le 18 juin 2020 à l'âge de 97 ans. Georges Octors est né le 2 avril 1923 à Gamboni au Congo belge et d'une mère congolaise. Il a connu une carrière fulgurante de violoniste et de chef d'orchestre et fut lauréat de divers concours internationaux.



ProPulse 2021

Co-organisée par Asspropro et l'Administration de la Culture, cette nouvelle édition de ProPulse, qui cible les lieux pluridisciplinaires de la FWB, se déroulera du 18 au 21 janvier 2021 au W:Hall - Centre culturel de Woluwe-Saint-Pierre. Les disciplines présentées lors de cette édition seront: le théâtre, la danse, le cirque, les arts de la rue, le conte, le spectacle de marionnettes, la chanson francophone, le jazz, le blues et les musiques du monde. La journée ProPulse Classique, consacrée aux musiques classique et contemporaine, aura lieu le vendredi 29 janvier 2021 à Flagey. Un appel à propositions artistiques est ouvert jusqu'au 15 septembre.

Un futur pour la culture

Rapport du Groupe de réflexion

La Covid-19 a provoqué d'immenses dégâts dans la culture en Fédération Wallonie-Bruxelles. Depuis le début du confinement, la Ministre de la Culture de la Fédération Wallonie-Bruxelles et son cabinet ont géré l'urgence, travaillé au maintien des subventions, à la mobilisation de fonds d'urgence, à l'élaboration de plans de déconfinement, qui doivent être négociés au niveau du Conseil national de sécurité. Dans un second temps, un groupe de réflexion a été mis sur pied, afin de proposer des pistes concrètes en vue du redéploiement de la culture en Fédération Wallonie-Bruxelles. Lire le rapport: linard.cfwb.be

50 ans

Centre Henri Poussour

Cette année le Centre Henri Poussour fête ses 50 ans. Une année-anniversaire chahutée car de nombreux événements étaient prévus pour célébrer cet anniversaire dont l'annulation du Festival Images Sonores.

Bai Kamara Jr

Blast off!

Bai Kamara Jr. & The Voodoo Sniffers sont nominés dans la catégorie "Meilleur Album de Blues Acoustique" aux Blues Blast Music Awards 2020 (USA). L'artiste sera le seul nommé hors Amérique du Nord dans toutes les catégories du concours de cette année.



Les Octaves de la Musique 2020

Le 8 juin dernier devait se tenir la soirée annuelle des Octaves de la Musique à BOZAR, malheureusement annulée pour les raisons que tout le monde connaît. Les organisateurs annoncent une édition 2021 exceptionnelle. Les lauréats 2020 ont bien sûr été dévoilés:

Chanson:

IVAN TIRTIAUX - *L'oasis*

Pop / Rock:

LA JUNGLE - *Past//Middle Age//Future*

Musiques urbaines:

LE 77 - *Ultim*

Musiques électroniques:

DC SALAS - *Indecisive*

Jazz:

JEAN-PAUL ESTIÉVENART QUINTET

Musiques du monde:

KEL ASSOUF - *Black Tenere*

Musique classique:

QUATUOR ALFAMA

Musique contemporaine:

PIERRE SLINCKX & QUATUOR MP4

Album de l'année:

Offenbach Colorature de JODIE DEVOS

Artiste(s) de l'année:

JUICY

Spectacle / concert de l'année:

ZWANGERE GUY

Octave d'Honneur:

BENJAMIN SCHOOS

RTBF

TIPIR

Une nouvelle chaîne devrait faire son apparition dès le 7 septembre, issue de la fusion de La Deux et de... Pure. Tipik, c'est son nom, devrait s'adresser principalement aux jeunes adultes et se présentera sous les mêmes couleurs en radio, TV et web. Un média "360°" à découvrir!



© KRISTOF VADINO

charleroi # nouveau lieu # résidences artistiques

Melanie De Biasio

Cheffe de chant(i)er

TEXTE : DOMINIQUE SIMONET

Depuis l'album *Lilies*, paru fin 2017, et la tournée qui suivit, on n'a plus beaucoup entendu Melanie De Biasio. Et pour cause ! Entre-temps, elle avait acheté une immense maison de maître, en plein cœur de sa ville natale, Charleroi. Maison de 1350 m² qu'il lui a fallu rénover et réaffecter dans le respect de la conception d'origine. Baptisée L'Alba, elle se veut la "maison des talents partagés". Visite exclusive, avec Melanie pour guide.

Sur l'une des grandes artères boisées de Charleroi, dans le genre hôtel de maître fin 19^e, la bâtisse en impose. C'est le boulevard des hommes de loi, notaires, huissiers, avocats; la statue de l'un d'entre eux, Jules Destrée, trône d'ailleurs à son entrée, sans avoir souffert d'aucune tentative de peinturlurage ni de déboulonnage, semble-t-il. C'est aussi un haut lieu de culture, avec le Conservatoire Arthur Grumiaux, et maintenant cette "maison des talents partagés". Son nom, l'Alba, l'aube. Sa devise, « *Alba sempre vince la notte* » !

L'initiative de cet ambitieux projet revient à Melanie De Biasio, musicienne, chanteuse, qui se démène depuis trois ans, portant l'Alba à bout de bras, et c'est peu dire. Les travaux de restauration et de rénovation touchent à leur fin, au grand soulagement de l'artiste devenue pour le coup, et pendant deux ans, cheffe de chantier et maître d'œuvre.

Le pari carolo

C'est en 2017 qu'elle achète ce bâtiment à la Ville. Il était en vente, pour 600.000 euros, depuis plus de cinq ans, mais ne trouvait pas acquéreur, notamment parce que les projets immobiliers présentés ne coïncidaient pas avec les objectifs culturels du propriétaire. Il y eut appel à projets, c'est passé devant le collège échevinal. Celui de Melanie De Biasio a été accepté : « *J'ai pu mettre 300.000 euros, dit-elle. Je ne suis pas riche, c'était un pari dans une ville où je revenais après avoir habité à Bruxelles pendant 20 ans.* »

Du petit studio qu'elle occupait « *près des trains* », non loin de la gare du Midi, à la grande bâtisse de 1350 m², il y a une sacrée marge, qui ne semble pas avoir impressionné plus que ça la musicienne. « *J'ai cette responsabilité, qui fait partie du contrat d'achat, de ne pas toucher au bâtiment.* » La première année, elle s'y est installée, avec le peu qu'elle avait, posé dans divers endroits du bâtiment, afin de « *sentir, tester les lieux et peaufiner le projet architectural, comprendre la circulation du lieu pour que le projet l'épouse.* »

Le Conservatoire de son enfance

L'édifice date pour une part de 1877, voulu par Jules Audent, avocat et bourgmestre, pour l'autre de 1910, rajouté par Paul Dewandre, beau-fils du précédent, industriel. D'une architecture très différente, murs lambrissés et tapissés de papier clouté, notamment, cette deuxième partie, par laquelle on accède à l'Alba aujourd'hui, Melanie l'appelle « *la partie en bois* ». En s'installant, elle a fait un important travail d'archive : « *En 1877, la partie en bois était un jardin, précise-t-elle, et là, à la place du Conservatoire, il y avait un verger.* »

Châteaux vieux

Dans l'ensemble, les travaux de rénovation et réaffectation ont été très conséquents : il a fallu refaire toute l'électricité, recharger la citerne, installer trois chaudières au gaz, isoler tous les planchers, plafonds et châssis extérieurs de la façade avant, refaire tous les impétrants etc. « *Les travaux ont commencé après mon premier concert au profit de ce projet. Le Palais des Beaux-Arts de Charleroi avait laissé la salle gratuitement. Avec les bénéficiés, on a pu acheter la chaudière la plus importante.* » En plus de l'intervention indispensable de mécènes et sponsors, il en a été ainsi jusqu'au bout, puisque les seuls concerts que Melanie a donnés cette année, deux soirs à Flagey en janvier, étaient au bénéfice de l'Alba. « *Le gros des sorties dans un vieux bâtiment, ce sont les charges...* »

Poètes, vos papiers !

Passé le porche, on tombe rapidement sur une petite pièce avec des guichets. « *Ancien consulat d'Italie, cet endroit porte une mémoire collective très importante. Même si moi, je n'y suis jamais venue avant d'avoir rencontré ce projet. C'est maintenant un lieu de recueillement et de travail, rouvert au public autrement qu'à l'ère du consulat, où il fallait venir avec sa carte d'identité.* »

En entrant, à gauche, la cuisine a été installée grâce à des bénévoles. Cette pièce, qui était celle des enfants auparavant, est la cuisine de l'Alba pour les locataires résidents, qui y habitent donc. « *Tout est de deuxième main ou issu de dons* », comme ces meubles en formica vert clair. Pour la tambouille, juste deux petites taques électriques à l'ancienne, fonctionnant avec des résistances. Dans cette ambiance monacale, Melanie a fait sien la notion "vivre de peu", « *mais c'est bon, précise-t-elle, la lumière et l'espace prévalent en ce lieu. Et le temps.* » Espace et temps, le luxe ultime.

Régagner le carrelage centimètre carré par centimètre carré

Dans la plupart des pièces, le plancher était recouvert d'égaline et de vinyle. Pour le retrouver, il a fallu de l'huile de bras : « *Je suis une pro du ponçage et de la vitrification, annonce l'artiste, regagner ce carrelage, c'était centimètre carré par centimètre carré.* » Se disant « *pas bricoleuse à la base* », Melanie précise aussi ne faire « *que ce qui la passionne : comment vit le bois, comment le traiter, pourquoi utiliser du papier de verre de grain 16, 24, 40 ? Après, ce n'est pas mon métier, et ça ne le sera jamais. Cela ne me rend pas particulièrement heureuse, mais c'est un passage obligé et, tant qu'à faire, autant s'y intéresser.* »

Par les fenêtres de l'ancien espace de servitude, devenu la cuisine des partenaires, les bâtiments style années septante du Conservatoire montrent un grand besoin de rafraîchissement. « *Toute ma vie d'enfance et de jeunesse s'est passée là* », exprime, avec une pointe d'émotion dans la voix, Melanie De Biasio. « *Pour ce projet, ça a penché dans la balance.* » Une convention a été passée entre l'Alba et le Conservatoire, qui a placé « *son deuxième meilleur piano là. Tous les examens supérieurs auront lieu ici, en présence du public.* »

Ici, espace culturel !

De l'autre côté, à droite en entrant, une pièce toute en longueur fait, pour l'instant, office de bureau, avec cinq fenêtres sur rue. À chacune d'elles, en septembre et en collaboration avec l'Eden, des musiciens vont s'installer « *pour que l'on se rende compte qu'à partir d'ici s'ouvre un espace culturel.* » (voir ci-dessous). Dans cette grande maison où chaque pièce, chaque couloir, a une acoustique spécifique, il y a déjà eu d'autres collaborations fortes, comme avec la Semaine du Son, pour sa première édition à Charleroi, en février dernier : « *Dans chaque pièce, il y avait des performances, des choses à vivre, de la cave au grenier. Les gens marchaient encore sur des bâches.* »

Au premier étage, auquel on accède par un escalier et où chaque planche craque à sa manière, sorte d'orchestre en bois opéré par les déplacements humains, se trouve l'espace de l'artiste invité. Il y en a eu deux jusqu'à présent. Fatou Traoré, danseuse et chorégraphe malienne, l'a occupé pendant un mois alors qu'elle travaillait avec le Théâtre de l'Ancre. Artiste et poète américain ayant notamment participé à l'écriture de l'album *Lilies*, Gil Helmick y a écrit sur un thème différent chaque jour, « *vingt textes qui font partie du patrimoine de l'Alba.* »

L'Union des Artisans du patrimoine intervient

En face de l'escalier, une grande pièce très lumineuse, au magnifique parquet de chêne clair incrusté de merisier : « *Ici, on a eu l'aide précieuse de l'Union des Artisans du Patrimoine,*

L'Eden de sortie

Avec les mesures sanitaires, l'Eden, centre culturel carolorégien, « *ne peut plus accueillir le public, alors il va vers lui* », dit sa programmatrice musicale, Nathalie Delattre. L'Alba est à la croisée des chemins de l'Eden et de divers établissements d'enseignement comme l'athénée Vauban, l'institut Saint-Joseph, le collège jésuite

du Sacré-Cœur... « *Au niveau de l'Alba, avec le Festival de Wallonie, on a convenu que, le vendredi de la rentrée scolaire, le 4 septembre, à la sortie des cours, on mettrait des musiciens à chaque fenêtre. Et, le soir, toujours à l'Alba, le groupe qui aura joué aux fenêtres se produit à nouveau.* » De centripète, la Culture devient centrifuge...

explique Melanie. *Guy Provencher a réalisé la remise en état du parquet pour qu'on puisse travailler au sol, notamment la danse.* » À droite, un palier énorme, « *espace de pratique quand les bureaux sont fermés* ». Partout, ce n'est que vitraux, verre et miroirs biseautés sur portes monumentales qui jouent avec la lumière. Toujours au premier étage, un studio avec mezzanine attend de loger les artistes de passage.

Melanie De Biasio

« Pour moi, c'est la quête de l'excellence, pas de la perfection. »

En parlant de studio, il n'est pas – encore ? – question de studio d'enregistrement, tout se fait par studio mobile : « *On est plutôt dans une démarche d'accueillir des gens qui sont dans des moments d'écriture* », précise la musicienne. Dans l'une des pièces, sur une cheminée en pierre bleue est gravé le terme "LABOR" qui en dit long sur l'état d'esprit des premiers occupants des lieux...

Les quincailleries originales sur de nouvelles portes

Au deuxième étage, il a aussi fallu retrouver tous les planchers, toutes les portes coupe-feu sont à l'identique des anciennes. « *On a repris les quincailleries originales, qu'on a remises sur les nou-*

velles portes. *Le tout avec l'aide de bénévoles.* » Si, à cet étage, un espace attend encore un concierge ou un locataire fixe, les trois autres sont occupés par le Festival de Wallonie. L'autre locataire du lieu est le Centre d'Action Laïque, qui compte y organiser goûters, conférences-débats.

Des réflexions sont en cours avec l'Eden, le Festival de Wallonie, PointCulture, pour créer une programmation de septembre à juin. « *Ce qu'il y a de bien avec cette maison, c'est que le lieu est là pour servir d'autres lieux et d'autres partenaires. Que son cachet serve.* » Encore à la recherche de son équilibre financier, l'Alba est "ouverte à tout type de réception privée" et prendrait volontiers quelques locataires supplémentaires. Quant à Melanie De Biasio, devenue "experte en rénovation", elle ressent fortement l'appel de la route : « *Il est temps que je retrouve mon métier!* »

Infos pratiques

Alba Creative Asbl
24 boulevard Jules Audent -
6000 Charleroi

www.alba-charleroi.org

Pour participer au projet L'Alba /
rejoindre les bénévoles :
www.alba-charleroi.org/benevoles

Faire un don à Alba Creative Asbl :
BE41 7370 4850 6410 -
BIC : KREDBEBB

Dossier de sponsoring :
www.alba-charleroi.org/sponsoring-download

Prochains concerts

Vendredi 30 octobre :
Bram De Looze (BE)

Samedi 21 novembre :
Kaja Draksler (SI)

Vendredi 18 décembre :
Fulco Ottervanger (NL)

engagement

inspiration

Melanie De Biasio

La princesse de l'Aube

INTERVIEW: DOMINIQUE SIMONET

Melanie De Biasio met la dernière main à la maison Alba, son œuvre du moment, qui prend vie tout doucement. Pour elle, l'Alba, « *l'aube est un endroit où tous les espoirs sont permis. Cela a quelque chose à voir avec l'envol.* » Avant qu'elle-même ne redécouvre en tant que musicienne et chanteuse, elle nous emmène dans les coulisses de son projet.

Que représente le projet Alba ?

On peut voir deux choses : la princesse et son château ou une fille qui a un grand rêve : contribuer à l'éveil de ses compagnons et d'elle-même. Et pour ça, je me suis donnée grave. Dormir dans un chantier, dormir dans la poussière. À refaire, je ne le referais pas. Mais voilà, je n'avais pas le choix. J'ai toujours voulu chanter, mais porter un projet comme celui-là, accueillir ceux qui sont en quête d'un lieu, d'une famille et rêver, c'est la vie qui me l'a inspiré. Un enfant, ça ne pense pas, ça rêve... et si je peux juste participer à ça...

Dans quel état d'esprit l'avez-vous abordé ?

On peut se perdre dans un projet comme celui-là, mais aussi se retrouver. Un tel rêve permet de savoir vraiment à quoi on tient. J'y tiens, mais pas au prix d'un sacrifice ridicule. Un tel projet, c'est nous pousser dans nos retranchements. Qui aurait pu porter un tel chantier, le coordonner avec les corps de métier, négocier, râler, comprendre, patienter ? Moi qui n'avais aucune ambition d'être proprio...

Comment s'est passée la période Covid ?

La période Covid n'a pas changé grand-chose pour moi. Si ce n'est que je n'avais plus la piscine, alors qu'avant, ça me lavait de ma journée. Le confinement m'a obligée à mettre encore un peu plus la main à la pâte. Le plus difficile, ça a été de trouver les matériaux, de se retrouver dans la file avec des malabars. J'ai mis mes talons et j'ai tout de suite senti une entraide... (sourire)

Confrontés aux annulations de tournées et de sorties d'albums, beaucoup d'artistes se sont exprimés sur les réseaux sociaux. Pourquoi pas vous ?

Le digital, je respecte les artistes qui l'ont fait, moi j'étais plus dans l'observation. L'exclusivité de la rencontre, je ne pouvais la réserver à un petit écran. Je crois que c'est le moment de réinventer la relation à l'autre, nos émotions, la vie, l'amour. C'est la seule chose qui peut se transformer. Nous, on ne peut pas changer; l'autre, le monde ne peuvent pas changer, mais la relation bien.

Quelles sont les valeurs qui vous portent ?

C'est quoi, une valeur ? Ce n'est pas une émotion. Si je crois savoir ce qu'est une valeur, je dirais que je suis en quête d'authenticité, je cherche à être au plus juste, à faire de mon mieux. Pour moi, c'est la quête de l'excellence, pas de la perfection. Savoir qu'on contribue à bien plus vaste que soi, cela remet à sa juste place. Être attentive à l'enlèvement, rester curieuse, sentir quand nos membres commencent à s'engourdir et commencer à bouger...

Alba s'inscrit dans cette ligne...

Je suis tellement dans le travail, dans la matière, et dans ce que le projet porte d'autrui... S'il n'est pas au service de l'autre, j'aurais raté mon projet. Cette maison est un nid pour tous ceux qui la font vivre, moi comprise. En même temps, c'est comme si j'en étais détachée... Même le trou financier ne m'effraie pas. Contribuer à plus vaste que soi, participer à, et je me dis que la vie sera juste avec moi. À un moment donné, il faut faire confiance, mais ça peut faire peur. Parfois j'ai peur, bien sûr.

On peut dire qu'ici vous vivez de manière spartiate, ou à tout le moins monacale...

Je n'ai pas besoin de grand-chose pour vivre : un matelas, un horizon, la lumière. Je n'ai pas de meubles ici. La seule chose de valeur que j'ai, ce sont les disques, mon Wurlitzer, mon Clavinet et ma flûte. Ce type de divan est super cher, 100 euros en deuxième main. Et j'ai tellement envie de voyager léger, c'est la liberté ! Pour moi, c'est aux antipodes de m'être mise cette maison sur le dos... Il y a très peu de meubles, comme si la maison se suffisait à elle-même. Quand l'assureur est venu, il m'a dit qu'il n'y avait pas grand-chose à assurer...

Vous comptez meubler l'Alba de création...

À partir de la rentrée, la commissaire Lise Coirier, de la galerie d'art d'Ixelles Spazio Nobile, a choisi d'habiller le lieu en mettant des objets en dépôt. Elle va poser une lumière sublime dans le hall d'entrée. Ce sont des objets que l'on peut apprécier de par leur utilité, on peut les toucher, mais il y a aussi des tableaux. Dans les couloirs, donner une dimension de beauté...

Où en êtes-vous musicalement ?

Il est temps que je reparte sur la route. Je sens que j'ai rempli mon contrat : terminer ces travaux au plus proche de l'intégrité de la maison, pour accueillir des partenaires. Et repartir sur la route, c'est là ma place. Cette maison n'est pas un disque, mais une création en soi. Musicalement, j'ai des idées, mais pas mûres au point d'en parler déjà. L'intérêt et l'envie de chanter sont là. Pendant les travaux, je n'avais pas le temps de chanter, et avec la poussière, cela allait devenir dangereux ! J'ai aussi très peu écrit, mais cela revient. La mission Alba accomplie, cela revient. On va y aller mollo, mais on va y aller sûrement.

La création d'Alba a-t-elle aussi une dimension politique ?

Pour moi, qui dit politique dit engagement. Quelque part, faire de la musique, c'est faire de la politique. Un engagement, c'en est un, un choix, une couleur de vie clairement énoncée. La sobriété heureuse, est-ce que c'est une politique ? De quoi avons-nous besoin pour être bien ? Si on prend soin du socle, a-t-on besoin de le remplir ? Cette maison, c'est créer de l'espace pour que d'autres se l'approprient. Est-ce une politique ? Un choix de vie contrasté par rapport à la puissance de la bêtise. Un chouette philosophe a écrit sur la sobriété heureuse, Pierre Rabhi, il est touchant ce monsieur.



Alba

Cage d'escalier.



Miles Davis

Nu Jazz

©STEFAN TEMMERMAN

Urbex Electric

TEXTE : JACQUES PROUVOST

S'attaquer à un monument comme *Bitches Brew*, sorti il y a tout juste 50 ans, c'est presque de l'inconscience. Sauf si l'on s'appelle Antoine Pierre, que l'on a du talent et de la suite dans les idées. Ni un hommage, ni une redite, *Urbex Electric* se réinvente et propose un jazz hyper excitant.

Même si c'est durant le confinement relatif à la Covid-19 que l'album a pris sa forme définitive, *Suspended* a été enregistré en janvier lors d'un concert à Flagey et son titre n'a donc aucun rapport avec ces longs mois d'incertitudes, de disette et de temps suspendu que la majorité des artistes a subi. «Le projet a mis un certain temps à mûrir, confirme Antoine Pierre. Je me demandais ce que j'allais faire avec *Urbex*. C'est mon bébé, c'est un gros groupe et c'est complexe à gérer par rapport à l'ambiance actuelle. Quand l'idée est venue de m'inspirer de *Bitches Brew*, je suis tombé sur une interview de Miles Davis dans *Down Beat* où il disait vouloir jouer avec la tension, garder la vibe sans jamais la résoudre et tout garder en suspension.»

Pour Antoine Pierre, comme pour de nombreux musiciens, Miles Davis est assurément une influence majeure. *Suspended* est une suite logique dans le travail d'Urbex. On entendait déjà affleurer ce jazz électro-acoustique et électrique dans le précédent album. Ce côté "rock", s'était-il amplifié au contact des autres formations, telles que Next.Ape ou Taxi Wars, auxquelles Antoine Pierre participe ? «Pas nécessairement. J'écoutais déjà beaucoup de rock étant ado. Je suis heureux, par exemple, d'avoir pu écouter Miles ou Pat Metheny d'un côté et Slipknot de l'autre. Tout ce qu'on écoute entre douze et seize ans conditionne ta culture.»

Urbex Electric
Suspended
Outthere/Outnote
Records



Hommage, écriture et transmission

Écrire cette musique très organique n'est pas une mince affaire et impliquer tout un groupe est primordial. Antoine Pierre, à l'instar de Miles, sait qu'il est important de bien s'entourer. Cette musique-là, plus qu'une autre peut-être, se doit d'être digérée et appropriée par tous.

«Le quintette de base avec lequel j'avais tourné était très soudé, affirme Antoine Pierre en joignant les mains. Mais je voulais des percussions en plus, je voulais étoffer le groupe. Je me suis emballé, j'en ai parlé à Maarten Van Roussel de Flagey qui est derrière le projet depuis le début. J'ai contacté Bennie Maupin, seul rescapé de l'aventure *Bitches Brew* de Miles, qui a hésité, puis accepté. Mais cela ne s'est finalement pas fait, pour diverses raisons.» L'équipe définitive s'est donc constituée autour de Jean-Paul Estiévenart, Bert Cools, Bram De Looze, Felix Zurstrassen, Fred Malempré, Ben Van Gelder, Reinier Baas et Jozef Dumoulin.

Antoine Pierre – loader d'Urbex

«C'est sans doute le disque le plus "naturel" que j'ai fait.»

Bitches Brew résonnait aux sons des luttes contre les inégalités. *Suspended* serait-il aussi, par la force des choses, un peu le miroir de notre époque chaotique ? «Je ne veux rien faire sans message, mais je veux garder la poésie de la musique. Tout est induit dans ma musique et dans mon attitude. En tant qu'artiste, on a un rôle à jouer.»

Occupé à écrire un tout autre répertoire en vue de sa carte blanche à Flagey avec Joshua Redman, Antoine n'avait que deux morceaux avant la première répétition avec toute la bande en novembre. «Je me suis assis à table, sans instrument. Rien que de l'écriture. Ligne de basse, mélodie, batterie, trompette, j'ai trouvé des assemblages, des systèmes. J'avais des papiers partout. Aux répétitions, ça fonctionnait. Quand tu amènes une compo à un groupe, aussitôt elle ne t'appartient plus. Je n'ai donné aucune indication, chacun a pris le chemin qu'il voulait. Mais j'ai refusé que ce soit perçu comme une copie de *Bitches Brew*. J'ai éliminé ce qui était trop évident. Il me fallait vraiment le son Urbex.»

Le montage s'est donc fait avant, contrairement à ce que Teo Macero et Miles avaient fait en coupant et montant les bandes ou en y ajoutant des effets supplémentaires. «C'était logique pour ma musique de l'enregistrer en live. Et Flagey est idéal. Ce sont des studios faits pour ça. Vincent De Bast a judicieusement placé les micros, il a gardé la réverb' naturelle. Le mix stéréo est celui de la scène et on a "juste" fait des balances de niveaux en prod, sans ajouter aucun effet supplémentaire. C'est un hommage et un contrepied à *Bitches Brew*, en quelque sorte. C'est sans doute le disque le plus "naturel" que j'ai fait.»



musiques du monde

fédération

©JEAN-LUC GOFFINET

Belgian World Music Network

TEXTE : JEAN-PIERRE GOFFIN

Programmé en mai, le Belgian World Music Network a été reporté au 9 novembre. Rencontres, débats et ateliers auront lieu au Cinéma Palace, les concerts au club de l'AB.

Il y a trois ans naissait le Belgian World Music Network avec pour but de soutenir les musiques du monde. Si les synergies entre le Nord et le Sud n'étaient que ponctuelles – au Womex principalement –, la nécessité de lancer un réseau commun s'est fait sentir : «On travaille au niveau des musiques, mais aussi des médias pour qu'il y ait une reconnaissance du secteur, dit Emmanuelle Greindl, directrice artistique du Festival d'Art de Huy. On voit en effet que dans les salles, les centres culturels, le genre est sous-représenté, c'est seulement en période de festival que ces musiques se retrouvent sur la scène.» Les showcases auront lieu en soirée et seront accessibles au public. La parité entre groupes francophones et néerlandophones sera respectée, et la sélection sera effectuée par un jury très large composé de membres du réseau : le vote permettra de choisir six projets. Des représentants internationaux du secteur sont invités aussi bien aux différents colloques qu'aux showcases, le but étant

de présenter le meilleur de la scène belge et de multiplier les contacts : «La place des musiques du monde en Belgique est certes reconnue à l'étranger mais n'est pas d'une grande importance. Le Festival d'Art de Huy, par exemple, a une reconnaissance mais les moyens sont tellement petits qu'il est difficile d'inviter des groupes étrangers renommés. Il est donc très utile de se fédérer entre organisateurs pour accueillir des projets plus importants, en divisant les frais avec des festivals assez proches dans le temps comme le Gaume Jazz ou Sart-Risbart.» La reconnaissance à l'international est bien présente mais ce sont les moyens qui font défaut... Les idées ne manquent pas ! «Une de nos demandes aujourd'hui, c'est qu'au niveau de Propulse par exemple, on puisse déjà travailler au niveau frontalier – Pays-Bas, Luxembourg, France, Allemagne – pour approfondir les échanges avec les pays proches, privilégier la proximité. La Belgique est trop petite pour vivre dans son espace restreint.»



album

standards

©MAËL G. LAGADEC

L'Âme des Poètes

TEXTE : JEAN-PIERRE GOFFIN

Sur huit galettes en plus d'un quart de siècle, *L'Âme des Poètes* a revisité le répertoire de la chanson française avec humour, tendresse, version folk-jazz, et toujours avec élégance et à-propos.

Non, 1969 n'est pas que l'année de *Je t'aime... moi non plus* : c'est aussi celle du *Métèque* de Georges Moustaki ! Avec ce titre mythique, *L'Âme des Poètes* prolonge ainsi le travail thématique entamé avec *L'interview* (inspiré par cet entretien radio de 1969 qui réunissait Brassens, Brel et Ferré) en abordant le thème de l'altérité, au travers de quelques "gens d'ailleurs" qui ont marqué la chanson française : «C'est une idée qui nous est venue suite à la crise des migrants», dit Fabien Degryse. L'idée se révèle au départ du *Métèque*, «une chanson qui était gentiment provocatrice», glisse Pierre Vaiana. D'Anne-garn à Aznavour en passant par Baker, Montand, Chedid ou Dassin, le parcours est truffé de trouvailles inspirées par le jazz, le calypso, la bossa ou le gospel : «C'est clair que pour j'ai Deux Amours, on a cherché du côté de l'Afrique», dit Pierre. *La Mamma* évoque clairement son interprète : «Charles Aznavour a sa manière de placer les mots sur le temps, en arrière. J'essaie aussi de rester près des mots et il y a

l'émotion, tout ce que ça peut réveiller.» Sur *La Bicyclette* immortalisée par Yves Montand, Fabien Degryse crée une alchimie rythmique étonnante : «C'est la même phrase coupée en deux et jouée de manière décalée, faudra pas se planter pour jouer ça en public !» Le medley est devenu une marque de fabrique du trio : «On a deux chansons dans le même univers qui se mélangent bien. Ce sont des chansons qu'on trouve souvent fort similaires, parfois par leur propos comme ici *Le Galérien* et *Le Chant des Partisans*.»

Le reste est à découvrir tout au long des onze titres de l'album et, le plus tôt possible, sur scène, le trio pratiquant aussi l'art de faire passer le message dans la bonne humeur.



L'Âme des Poètes
Le Métèque
Igloo Records



inclassable

album

©D. HOUCMANT-GOLDO

Jean-Christophe Renault

INTERVIEW: DIDIER STIERS

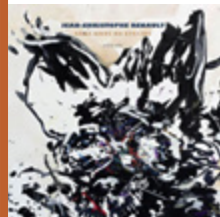
C'est donc sur le tout jeune label Flak Records qu'a vu le jour le nouvel album du pianiste liégeois alias «une sorte de Keith Jarrett tendance Robinson Crusoe» comme l'avait surnommé Hugues Dorzée dans *Le Soir... Ears Have No Eyelids*, c'est le titre de ce disque, se distingue notamment par son côté paisible, serein.

Jean-Christophe Renault, dont les préférences vont notamment au minimalisme américain, a du mal avec le terme "néo-classique", trop fourre-tout à son goût et, pire encore, quand on parle de "new age". Qu'on ait du mal à lui coller une étiquette l'amuse assez...

Vous aimez la nature et vivez dans un endroit quelque peu isolé : est-ce aussi à cela qu'est dû le fait que *Ears Have No Eyelids* soit votre premier album depuis 10 ans ?

Ce n'est pas que je n'avais plus envie de faire des disques, c'est plutôt que les disques ne se vendent plus vraiment comme avant, ça devenait difficile. Alors on s'est dit pourquoi ne pas tenter le vinyle. Même si ça reste plus confidentiel, il y a quand même un peu plus d'engouement pour le vinyle que pour le CD. Sinon, oui, ça fait 40 ans que je vis ici, assez isolé, bien qu'en Belgique, il y a toujours des autoroutes pas très loin...

Jean-Christophe Renault
Ears Have No Eyelids
Flak Records



Si vous deviez présenter ce nouvel album à quelqu'un qui ne vous a jamais entendu, que mettriez-vous surtout en avant ?

Ce qui m'importe le plus, c'est le son. En général, quand j'écoute de la musique, que ce soit des chanteurs, des pianistes, peu importe, c'est d'abord le son. C'est quelque chose que je cherche depuis longtemps. J'ai d'ailleurs un album qui s'appelle *À la recherche du son perdu...* Le piano, c'est quand même des marteaux qui frappent sur une corde, alors j'essaie de faire en sorte qu'on oublie ça, et peut-être de me rapprocher le plus possible de la voix. C'est au-delà du paramètre technique, le son est ce qui prend aux tripes, et si ça ne parle pas, on peut détester le piano.

Qu'est-ce que ça fait d'inaugurer un nouveau label quand on a déjà toute une "carrière" ?

C'était plutôt une bonne nouvelle parce qu'avec les labels, ça n'a pas toujours été facile. Ici, ça se passe plutôt très bien. Fabrice est motivé, on est sur la même longueur d'onde. Il fait tout ce qu'il faut pour que je sois entendu. Ce qui n'a pas toujours été le cas. J'ai fait pas mal de disques sur le label Igloo, là ça se passait bien aussi, mais j'ai aussi fait des autoproductions pour lesquelles j'apprenais que les pressages n'étaient que des duplicatas... C'était une firme en Flandre, je crois, qui a finalement eu un procès. On apprend. Quand je dis que ça se passe bien, j'ai eu entièrement carte blanche. On a juste dû enlever quelques morceaux, pour correspondre à la durée du vinyle. Mais je n'ai pas dû me battre pour défendre ma musique, c'est plutôt Fabrice qui se bat pour la défendre !

Jean-Christophe Renault

« Ce qui m'importe le plus, c'est le son. »

Pour les gens qui aiment les catégories, vous êtes inclassable, mais que pensez-vous devoir au jazz ?

Beaucoup ! Le seul problème que j'ai avec le jazz, ce sont les gens qui mettent les choses dans des tiroirs, et le public jazz est parfois un peu fermé, ce que je n'aime pas. C'est vrai que j'ai découvert le jazz et ça m'a sauvé : j'étais en pleine adolescence, j'avais envie d'arrêter la musique, mais j'ai eu la chance d'avoir un prof de jazz génial, qui m'a remis sur les rails, et j'ai recommencé à jouer. J'entends toujours dans ma musique ce que le jazz m'a apporté, au niveau de la liberté, des harmonies... Même si mes racines sont profondément classiques. Enfin, quand on dit "classique", je préfère la liberté de la musique baroque. Quelqu'un comme Schubert a peut-être été un des premiers à faire de la world music et il s'inspirait beaucoup de choses populaires.

Vos projets discographiques ?

Comme j'ai beaucoup écrit pendant ce confinement, avec Fabrice, on envisage de réenregistrer quelques titres. Mais uniquement sous forme digitale. On essaie de comprendre un petit peu ce monde-là (rire), mais je pense qu'aujourd'hui, on ne peut pas passer à côté.



crossover

piano - violon

©JULIEN CLAESSENS

Sarrasine

INTERVIEW: STÉPHANE RENARD

Céline Bodson, qui fut pendant 11 ans le second violon du quatuor Alfama, est une artiste "classique" pur jus. Sara Picavet, elle, s'est affirmée comme une pianiste soliste branchée création contemporaine. Une excellente raison pour créer Sarrasine, un duo qui va dé-con-fi-ner les genres !

Au tournant de leurs parcours professionnels respectifs, elles avaient envie de sceller dans un projet novateur une complicité musicale forgée depuis l'enfance. Alors, quand deux amies se retrouvent, elles ont tant de choses à échanger que le journaliste a préféré s'éclipser après sa première question.

Pourquoi ce nom étonnant de Sarrasine ?

Céline : Parce que j'ai été très touchée par cette formidable nouvelle de Balzac, qui y parle de la correspondance des arts...

Sara : Et puis Sara et Céline, cela fait Sarrasine. Ou la "zine" de Sara, comme vous voulez ! (rires) Mais c'est surtout un nom qui traduit notre volonté de ne pas rester à deux dans notre univers. Nous désirons aller à la rencontre d'autres expressions artistiques avec lesquelles nous voulons jeter des ponts.

C : Ce que nous faisons déjà entre nous...

S : J'avoue avoir un peu délaissé les grands compositeurs qui m'ont forgée en tant que musicienne - Mozart, Beethoven, Franck... Mais Céline m'attire à nouveau vers ce répertoire que je me réapproprie.

C : Quant à Sara, elle m'entraîne sur des chemins contemporains que je n'ai jamais vraiment parcourus. Pour moi qui ai l'oreille formée à la musique de chambre pour quatre voix, c'est la découverte passionnante d'un univers à part entière. Quand je lis de la musique de quatuor, je l'entends dans ma tête. Avec de la contemporaine, c'est impossible ! La partition est déjà toute une aventure.

S : Il est vrai que ce type de partition doit devenir aussi une habitude. Il faut assembler des notes dont on ne connaît pas la finalité car on n'a pas ou peu entendu l'œuvre. L'important est de toujours l'aborder sans a priori.

C : Et cela en vaut la peine ! Avec ce genre de pièce, il existe une liberté créative inimaginable dans un quatuor classique.

S : Beaucoup d'interprètes de musique contemporaine la jouent en effet de manière assez froide. Or, il faut y mettre autant d'émotion et de romantisme que dans les pièces classiques. Ce qui est génial avec Céline, c'est qu'elle interprète avec la même passion du Schubert ou du Benoit Mernier.

C : J'admets que, comme je n'ai guère de référence en matière de musique actuelle, je ne sais pas par exemple s'il faut mettre ou pas de vibrato. Je me sens comme une enfant. Mais cette innocence est nourrissante. D'autant que je partage avec Sara le goût de l'exploration. C'est ce trait commun qui nous a poussés à créer Sarrasine...

Sara Picavot

« L'important est de toujours aborder l'œuvre sans a priori. »

Vous vous êtes intéressées à Bach et à Kurtág ?

S : Oui c'est un nouveau projet dont nous sommes heureuses de vous annoncer la programmation à l'Espace Senghor dès l'an prochain.

C : Associer la musique de Bach à celle de ce grand compositeur hongrois qui a balayé tout le 20^e siècle peut surprendre. Et pourtant, c'est alors que je travaillais à la fois une pièce de Bach et une autre de Kurtág que j'ai eu le déclic. Ce que je jouais de Kurtág était une réponse évidente à Bach. Il y avait moyen de passer de l'un à l'autre en toute logique tant leur proximité était évidente.

S : C'est au départ de cette idée que nous préparons notre prochain spectacle, qui sera très révélateur de ce que Sarrasine veut être. Ici, nous allons beaucoup utiliser la vidéo pour augmenter la réalité en filmant certains de nos gestes. Cela dit, la vidéo n'est pas là pour faire de l'effet, mais pour souligner la dimension poétique de notre projet. La musique de Kurtág en reste la source.

C : Ce sera une expérimentation musicale et poétique. On est en pleine ébauche. Mais ce ne sera pas une prise de tête ! On espère que l'aspect pictural de notre démarche attirera aussi un public pas forcément mélomane, qui découvrira par accident la musique de Kurtág, aussi magique que celle de Bach.

S : Cela dit, pas de panique. Sarrasine donnera aussi des concerts beaucoup plus... sages !



pop alternative # nouveau label

©MAYLI STERKENDRIES

Nicolas Michaux

TEXTE: NICOLAS ALSTEEN

Exilé sur une île réputée pour la saveur de ses pommes de terre, Nicolas Michaux cultive ses mélodies au grand air. C'est là, sous le ciel danois, que l'artiste a confectionné *Amour Colère*, un deuxième album partagé entre guitares et synthés, chanson française et pop indé. Sous des couplets colorés et quelques refrains décontractés, le chanteur agite les consciences et ouvre son cœur. Bienvenu dans la peau d'un meneur.

Toujours en mouvement, Nicolas Michaux débarque sur le pavé bruxellois avec son vélo à la main. Un nouvel album sous le coude, le chanteur s'apprête à quitter la Belgique pour rejoindre sa famille. Car, désormais, l'homme pressé partage sa vie entre deux pays. Celui du surréalisme et celui où sa fille a vu le jour. « Mon premier album est sorti en avril 2016. Ma petite est née le mois suivant au Danemark, retrace-t-il. Ma compagne souhaitait accoucher dans son pays d'origine. Où chaque maman bénéficie d'un an de congés payés. Pour moi, cette décision n'était pas simple. D'un côté, il y avait l'équilibre familial et de l'autre, la musique. Par la force des choses, j'ai dû trouver un compromis. » Ce terrain d'entente, c'est l'île de Samsø, un havre de paix situé au large de la ville d'Aarhus. « L'arrivée du bébé a changé ma vie. Quand il s'agit de boire des cannettes au bord des étangs de Flagey, je suis à l'aise. Mais une fois que les responsabilités se pointent, d'autres questions se posent : où l'enfant va-t-il grandir ? Avec quel argent ? Dans quelle maison ? Je n'avais rien anticipé. J'ai été pris à la gorge par ces interrogations qui, aujourd'hui, se retrouvent en filigrane du deuxième album. » Baptisé *Amour Colère*, celui-ci s'est dessiné dans les décors verdoyants de Samsø. « Nous y avons acheté une ferme. Comme il y a très peu de jobs disponibles sur l'île, les prix de l'immobilier sont au plus bas. » C'est donc là, loin de tout, que l'artiste pose les jalons de ses nouvelles compositions. Dès les premiers jours, il signe *Nos Retrouvailles*, une chanson d'amour qui s'enracine entre le réel et l'au-delà, la Belgique et le Danemark. « Là-bas, je comprends d'autant mieux la position de "l'étranger". Quand tous les gens parlent danois autour de moi, il m'arrive de me sentir exclu. J'éprouve beaucoup de difficultés à me connecter avec les agriculteurs locaux, par exemple. Pour eux, je suis l'ovni du village, le mec étrange. »

Taillé dans le rock

Quatre ans après *À la vie à la mort*, Nicolas Michaux sort *Amour Colère*. D'un titre à l'autre, les mots se confrontent et les extrêmes s'opposent. Comme chez Leonard Cohen (*New Skin for the Old Ceremony*), cette polarité sert plusieurs questions existentielles et quelques fables à vocation universelle. « Certains morceaux se rattachent aux joies de la paternité. Mais il y a aussi des titres qui se heurtent de plein fouet à la réalité du monde : guerres, montée des extrêmes et multiplication des crises – économiques, climatiques ou sanitaires – affectent mon quotidien. Pendant l'enregistrement, j'étais partagé entre de grands flux romantiques et d'incroyables montées de colère. »

En 2016, de nombreux médias rangent hâtivement la musique de Nicolas Michaux sous l'étiquette « chanson française ». Rejetant les entreprises de classification, l'artiste brouille à présent les pistes avec délectation. Animé par un indomptable désir d'émancipation, l'expatrié fait ce qui lui plaît, chantant en anglais ou en français. Qu'importe les genres pourvu que ce soit fait avec style. « Je n'ai jamais été Albin De La Simone ou Dominique A, dit-il. Ma musique vient du rock. J'ai appris à jouer de la guitare sur des reprises des Rolling Stones ou des Beatles. Même si j'adore Jacques Brel, Léo Ferré ou Barbara, je n'appartiens pas à cette famille-là. Moi, j'aime les références post-sixties et la pop alternative. » Quelque part entre le romantisme pastoral d'Andy Shauf (*À Nouveau*), l'élégance synthétique de Jaakko Eino Kalevi (*Enemies*) et le cool d'un Mac DeMarco (*Amour Colère*), le nouveau Nicolas Michaux se profile désormais comme le tenant d'un rock indépendant dopé au français.

Capitane flammo

Pour concevoir *Amour Colère*, le patron s'est débrouillé tout seul. À l'exception de la batterie – confiée au fidèle Morgan Vigilante –, l'album est écrit, composé, joué et produit par le chanteur. « C'était un défi personnel. Maintenant, j'ai l'impression d'être arrivé au bout d'un truc. La prochaine étape sera forcément une aventure collective. » Pour ça, Nicolas Michaux peut compter sur les *Soldiers of Love*. Monté pour l'épauler sur scène, ce groupe

est devenu une entité à part entière. « Quand je joue sous mon nom, les *Soldiers of Love* m'accompagnent. Dans tous les autres cas, je fais partie du groupe. Au même titre que le bassiste Ted Clark, le guitariste Clément Nourry (Under The Reefs Orchestra), Antoine Bonan (Great Mountain Fire) ou mon batteur. À terme, nous souhaitons faire un disque ensemble. » La vie de cette nouvelle formation s'accompagne également de la construction d'une maison... de disques. Comme les Dap-Kings chez Daptones, les *Soldiers of Love* endossent ainsi la fonction d'orchestre « résident » du label Capitane Records. « En créant cette structure, j'ai vu l'opportunité de faire vivre une communauté, révèle Nicolas Michaux. Comment faire pour que notre batteur ne soit pas seulement employé chez un brasseur ? Comment faire pour que l'Américain Turner Cody ne soit plus livreur de pizzas mais juste chanteur ? Capitane Records est parti de ces questions et de l'envie de communiquer sur nos productions. »

Nicolas Michaux

« Pour eux, je suis l'ovni du village, le mec étrange. »

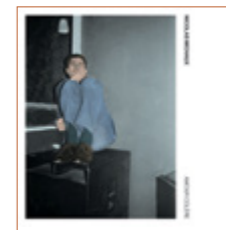
Extension rébellion

D'un bout à l'autre, les mélodies de *Amour Colère* caressent l'oreille avec tendresse. Les textes des chansons, en revanche, se montrent bien moins tendres, attisant régulièrement un élan de contestation. « C'est l'essence de mon travail, s'enthousiasme Nicolas Michaux. Quel serait l'intérêt des répertoires de John Lennon ou Bob Marley sans ancrage dans la société ? Ma grand-mère était communiste. Quand j'écris, je m'inscris dans le prolongement de cette tradition. » Sur ce, le morceau *Enemies* s'en prend au marché de l'emploi. « En 2020, les gens recherchent du sens dans leur travail. Ils ne veulent plus être malheureux ou exercer des métiers contraires au bon fonctionnement de la société. Produire de la merde pour le capital, c'est terminé ! » Entre optimisme débordant et exaspérations intenses, Nicolas Michaux confronte ses espoirs à ses angoisses. Sans détour, il confesse d'ailleurs sa peur de mourir dans une chanson terriblement sincère. *Cancer* est un aveu. « Je n'avais jamais écrit un morceau aussi direct que celui-là. La maladie a emporté deux de mes amis. Nous y sommes tous confrontés. Tout le monde vit avec cette épée de Damoclès au-dessus de la tête. Mais l'arme semble encore plus tranchante quand on mène une vie de rockeur... »

Il y a quelques années, Nicolas Michaux fredonnait le refrain de *Croire en ma chance*. Sur son deuxième essai, il s'offre *Une seconde chance*. « L'envie de réussir est toujours là, explique-t-il. Mais je suis moins naïf qu'autrefois. Aujourd'hui, mon plan de carrière est raisonné et réaliste. Je ne serai jamais célèbre ni "bankable". Je vais juste faire mon métier et continuer de produire des disques. » Ce qui, en soi, n'a pas de prix.

Nicolas Michaux *Amour Colère*

Capitane Records



réalisatrice

clip

Lia Bertels

TEXTE: NICOLAS ALSTEEN

Musicienne à ses heures perdues, réalisatrice et scénariste à temps plein, la Bruxelloise esquisse l'avenir du cinéma d'animation. Entre films récompensés et clips remarquables, son style impose le respect.

« Depuis que je suis toute petite, je dessine et j'écris des scénarios », raconte Lia Bertels. J'avais 7 ans lorsque j'ai illustré ma première histoire : le récit de deux personnages plongés dans le noir. Ce n'était pas un exposé linéaire. Juste du ressenti et des émotions. Cet aspect transparait aujourd'hui encore dans mes productions. » Pour la Bruxelloise, les planètes s'alignent lors d'une exposition consacrée aux animations du Sud-Africain William Kentridge. « Son travail repose sur des dessins au charbon ou au fusain. En découvrant ses créations, j'ai su ce que je voulais faire. » Aussi, en 2006, entame-t-elle des études à La Cambre, option cinéma d'animation. « Dans ce cadre, j'ai réalisé *Nuit Chérie* et *Micro-dortoir*, deux films qui ont été sélectionnés dans des festivals, à Annecy, notamment. Où un producteur m'a proposé de faire un film. » Après dix ans de gestation, le film en question vient tout juste de voir le jour. Auréolé du prix du meilleur court métrage belge lors du Festival Anima 2020, *On n'est pas près d'être des Super Héros* est maintenant amené à défendre les couleurs de la Belgique du côté de Séoul et Ottawa. « Mais avec la pandémie, ces compétitions internationales sont reportées, explique Lia Bertels. Cela veut dire qu'en 2021, nous serons encore dans une optique de développement et de présentation du projet. » En attendant, Lia Bertels ne perd pas son temps. Sur le point de sortir un livre pour enfants, elle vient d'achever +32, une série RTBF diffusée en exclu sur Instagram. Surtout, elle collabore étroitement avec la chanteuse de jazz franco-américaine

Cécile McLorin Salvant, déjà récompensée par trois Grammy Awards pour ses albums. « Elle m'a contactée pour que je réalise un long-métrage d'animation inspiré de sa prochaine comédie musicale : un spectacle intitulé *Ogresse*. Pour moi, ce projet représente quatre à cinq ans de travail. » Avant d'en arriver là, Lia Bertels est partie de son environnement immédiat. Alexis Den Doncker, son partenaire dans la vie, est l'un des membres fondateurs de Great Mountain Fire. « Quand le groupe a sorti son premier album, j'ai voulu réaliser une vidéo pour *It's Alright, mon morceau préféré*. » En quelques dessins apposés sur un visage féminin, l'artiste s'est imposée dans le milieu musical avec des clips pour Nicolas Michaux, Juicy ou Ici Baba. Active au sein de Temple Caché, une société de production française, elle a aussi réalisé des vidéos pour Mélissa Lavaux, Gérard Toto ou Oyster Noide. « Mon rêve ultime, ce serait de bosser pour Beyoncé ou Rosalía. En Belgique, j'adorerais faire quelque chose avec Zwangere Guy. Cela étant dit, je me vends rarement en tant que clippeuse. Je préfère me présenter comme réalisatrice de films. » Lia Bertels pourrait aussi évoquer sa vie de musicienne. Puisqu'elle est aussi chanteuse et batteuse chez The Flying Chairs, duo pop-folk formé aux côtés de l'amie Marion Castéra. « Nous prenons énormément de plaisir à jouer ensemble, mais ce n'est pas un plan de carrière. Juste un projet parallèle, un exutoire. » N'empêche. Coups de baguette ou traits de crayon, Lia Bertels fait des merveilles.



chanson # révolution

©PIERRE CATTONI

Noé Preszow

TEXTE : LUC LORFÈVRE

Avec son single *À nous* et un premier EP qui vient de paraître sur le label français Tôt ou Tard (Delerm, Tiersen, Vianney), le Bruxellois réinvente la chanson française à texte. Portrait.

Voici quelques mois encore, Noé Preszow n'hésitait pas à attendre plusieurs heures sous la pluie Dominique A à la sortie d'un concert pour lui glisser un CD avec quelques-unes de ses maquettes. « J'ai même réussi la mission quasi impossible : donner une compilation de mes chansons à Gérard Manset. Pour détendre l'atmosphère, je lui ai dit que ce n'était pas un colis piégé. Il a rigolé. Maintenant, je ne sais toujours pas s'il a écoutée. » La détermination de Noé Preszow a payé. Ses morceaux ont atterri sur le bureau du label parisien Tôt Ou Tard (Yael Naim, Vianney, Delerm) qui a craqué. Sorti en éclaircissement début 2020, *À nous* s'est rapidement imposé en radio. Au cœur d'une époque où le "je" est roi sur les réseaux sociaux, cet artiste bruxellois, qui n'a pas froid aux yeux, y rappelle sur des sonorités modernes des valeurs nobles comme la solidarité, l'amitié, l'altruisme. « C'est assez intéressant de voir comment les gens interprètent ce titre. Lors de ses premiers passages radio en France, certains ont voulu en faire une hymne pour les Gilets jaunes,

puis c'est devenu une chanson Covid prônant l'optimisme, voire même une réflexion sur le narcissisme des réseaux sociaux. La réalité, c'est que j'ai écrit le texte voici quatre ans à un moment de ma vie où j'étais noyé dans une solitude profonde. Je m'inventais des amis fictifs et des histoires où je pouvais dire "nous" ».

Études de solfèges, initiation aux instruments, client assidu des médiathèques et des disquaires de seconde main... Noé est un passionné. « Comme j'ai choisi la langue française, on me catalogue "chanteur à textes", mais j'attache autant d'importance aux mots qu'à la composition. Mon champ d'exploration va de Dylan à Thiéfaine, en passant par Marilyn Manson. Ce sont des artistes qui ne considèrent pas la musique comme un simple divertissement mais aussi comme une manière de questionner leur rapport au monde. » Réalisé avec l'aide de Romain Descampe et d'Egil "Ziggy" Franzen de Puggy, le premier EP 4 titres de Noé est paru fin août. Un album devrait suivre rapidement.



punksnotdead # sortiedogarage

©DR

Warm Exit

TEXTE : DIDIER STIERS

Ils ont à peine eu le temps de jouer 5 ou 6 concerts que le confinement les renvoyait chez eux. Et à l'inactivité ? Ça non, ce n'est pas le genre, chez Valentino Sacchi & co.

Ils ont décidé de ne pas trop se compliquer la vie, ces quatre jeunes gens. « Nous, c'est punk garage, série Z, un bon univers un peu "débilos" derrière. Notre but est clairement de jouer un max, de jouer vite, de se marrer entre nous et avec le public. Surtout de ne pas prendre ce qu'on fait trop au sérieux, parce que je pense qu'on est dans un genre musical relativement mourant. Alors soit on sort des disques super pro pour finalement être vachement déçus de la manière dont ça se vend, soit on dépense de l'énergie à passer de super moments, sans trop attendre du projet, et finalement on n'est pas déçus. »

Au bout du fil, il y a Valentino Sacchi (chant et guitare), initiateur de Warm Exit. Les sept titres pour l'instant en écoute sur le Bandcamp du groupe, des maquettes pour être précis, ont d'ailleurs quasi tous entièrement été joués par lui avant que la formation n'existe vraiment. Aujourd'hui à ses côtés : sa copine Alice Janne aux claviers, Clément Vidal à la basse, et Béranger Grimbert à la batterie mais empêché à

l'heure d'écrire cet article car, croyez-le ou non, il s'est cassé les deux mains !

Warm Exit n'en passe pas moins sa fin août en résidence au Vecteur, histoire de mettre en boîte un EP que notre interlocuteur aimerait voir sortir avant la fin de l'année. « Il devrait compter 7 titres, liés par des interludes. Pour ça, on est en train de bosser sur une espèce d'univers de conquête de l'espace, avec une guerre entre deux pays qui n'existent pas vraiment, un truc un peu seventies... » Précisons que le garçon, qui a beaucoup voyagé et qui a fait une partie de son éducation musicale au Rockerill où officie son paternel, est un passionné de rock'n'roll 60's et 70's : « Même visuellement, que ce soit les bagnoles, les meubles, les fringues... J'aime bien relier un peu notre univers à tout ça. »

En attendant la vraie reprise des concerts, Valentino, qui a en outre rejoint les rangs de Bayacomputer, va finaliser le lancement de Drink & Drive, un nouveau label monté avec Elzo Durt. Punk garage, il va sans dire !



rap # album

©JABJAH PROD.

Green Montana

TEXTE : NICOLAS ALSTEEN

Repéré par Isha, signé sur le label de Booba, Green Montana évacue sa mélancolie sur des textes filtrés à l'Auto-Tune. Addictif et bien intoxiqué, son premier album repousse les frontières du rap francophone. Vers l'infini et au-delà.

Du côté de Verviers, beaucoup se plaisent à ressasser l'histoire. Les souvenirs d'une industrie florissante y croisent les grands succès de Pierre Rapsat ou d'incroyables victoires de Philippe Gilbert. Autant de triomphes pour oublier les défaites. Car, dans les faits, le lustre d'antan a laissé place à un taux de chômage galopant. Verviers se cherche donc un futur. Ça tombe bien : Green Montana est justement en train de graver l'avenir du rap avec *Alaska*, un premier album signé sur le label de Booba. Le dernier artiste belge à s'être illustré sur les rangs de la prestigieuse écurie 92i s'appelait Damso. C'est un détail. Mais cela situe la marge de progression du Verviétois qui, avant cela, s'est aguerri au sein du collectif Montana. « C'était en 2014, retrace-t-il sous ses faux airs de Joey Starr. Avant cette expérience collective, j'écrivais des textes dans le plus grand secret. Je faisais ça comme je fumais de la beuh. Juste pour passer le temps. Je n'imaginais pas faire carrière là-dedans ». Accompagné de son pote Chico et de cinq autres rappers locaux, le petit Green monte alors en puissance. « Mais les activités de notre collectif se limitaient à Verviers. Nous n'avons rien fait en dehors des murs de la ville. » Le contact avec le monde extérieur va s'établir via Isha. Le rappeur bruxellois décèle d'emblée l'énorme potentiel de Green Montana. « Il est venu me chercher. C'est lui qui a lancé les bases de mon projet solo. Je ne lui demandais rien et, au final, je lui dois tout. »

Green Montana
Alaska
92i Records

Mission Coachella

L'acte de naissance de Green Montana est validé par *Le mort*, un premier morceau diffusé sur YouTube à l'hiver 2017. Dans cette vidéo, le garçon aligne des kilomètres de longues feuilles pour assurer le bon déroulement de sa consommation personnelle. Green Montana fait honneur à son blase : il fume beaucoup et cela s'entend. Lessivé à l'Auto-Tune, son flow narcotique plane sur des mélodies alanguies et aguicheuses à souhait. Héritier de Kanye West et de son chef-d'œuvre vocodé (l'album *808s & Heartbreak*), Green Montana roule sur les autoroutes auto-tunées de T-Pain, Future ou Young Thug. Associé à sa culture francophone, cet ADN yankee marque sa singularité et attise la curiosité. « Plusieurs maisons de disques se sont manifestées. Mais dès que 92i est entré dans la danse, j'ai balayé les autres propositions. Travailler aux côtés de Booba, c'est une opportunité unique. Il me pousse à donner le meilleur de moi-même. C'est quelqu'un de bienveillant. Il m'encadre et me conseille. Quand je lui soumetts un titre, il sait directement ce que je dois en faire. » En phase avec les consignes du Duc de Boulogne, Green Montana enquille les singles (*Risques*, *Les Ennuis*) avec une aisance déconcertante. Vaste territoire, *Alaska* est un disque aux climats subpolaires et mélancoliques. Comme chez PNL, le rap est ici submergé d'incessants vagues à l'âme. « La musique retranscrit mes émotions. Dans la vie, j'ai tendance à aller de l'avant. Toutefois, il m'arrive de repenser à des bons moments, en sachant très bien qu'ils appartiennent définitivement au passé... Au final, les morceaux en disent beaucoup sur moi. Je suis un mec nostalgique et rancunier. Ce sont mes principales faiblesses, mais aussi mes plus grandes forces. »

Green Montana

« Pas question de m'arrêter aux frontières des pays francophones. Mes mélodies ont une dimension universelle. »

Conscient de ses ressources, l'artiste s'apprête désormais à défendre son album sur scène. « Ce serait déjà bien cool de faire *Les Ardentes*, dit-il. Mais la vérité, c'est que je veux être sur l'affiche du *Rolling Loud* ou du *Coachella Festival*. Pas question de m'arrêter aux frontières des pays francophones. Mes mélodies ont une dimension universelle. » De Verviers à l'autre bout du monde, Green Montana voit donc les choses en grand. Il aurait tort de s'en priver.



© RACHEL LÉONET

Rudy Léonet

électro choc

PORTRAIT : LUC LORFÈVRE

Vingt-sept ans après l'unique album de son groupe La Variété, Rudy Léonet propose un nouveau projet artistique en solo et même en solitaire. L'occasion rêvée de prendre avec cet observateur pertinent de la culture pop le pouls d'une scène musicale belge en perpétuelle évolution.

« Critique musical donc artiste raté. Animateur radio donc chanteur frustré... » C'est avec une pointe d'humour, pour ne pas dire avec un zeste de cynisme, que notre confrère Frédéric Brebant introduisait en 1993 Rudy Léonet dans la cultissime émission culturelle *Intérieur Nuit* à l'occasion de la sortie de *Pour la gloire*, premier et unique album de son groupe La Variété. Vingt-sept ans plus tard, le même Rudy signe un retour discographique remarquable avec deux EP (*DOT.* paru en juillet, *The Kitchen* sorti ce 28 août) et un album vinyle attendu pour novembre. Mais la démarche artistique n'est plus la même. « Dans les années 90, j'étais critique musical à *Télémostique*, rappelle aujourd'hui Rudy. J'admetts que j'étais parfois assez dur dans mes chroniques. Des artistes me disaient souvent : "Si tu crois que c'est facile, essaye et tu verras." Je me suis prêté au jeu avec Marc Wathieu (alias Marc Morgan - ndlr), le producteur/designer sonore Alain Debaisieux et l'animateur radio/dj Bernard Dobbeleer. Nous avons envoyé nos maquettes aux firmes de disques, notamment en France parce que nous voulions avoir des réactions sans a priori. Ça a plu au label Barclay (Universal) qui nous a signés pour un album. Cette expérience m'a permis de voir comment fonctionnait l'industrie musicale de l'intérieur. *DOT.*, mon EP sorti en juillet dernier, est le fruit d'un autre cheminement. C'est un projet solo. Je dirais même solitaire. Cela faisait longtemps que je souhaitais enregistrer de la musique électronique dans un style radical. J'ai commencé à travailler chez moi en novembre 2019. L'idée initiale était de relever un challenge personnel sans aucune pression ni contrainte. C'est moins cérébral que *La Variété*. Je suis davantage dans l'émotion. Je n'avais aucune attente quand je me suis lancé dans cette aventure, si ce n'est que ça existe. Les réactions bienveillantes suscitées par *DOT.* m'ont boosté pour la suite. »

Dans le reportage d'*Intérieur Nuit* (à revoir sur le site des archives audiovisuelles de la RTBF www.sonuma.be - ndlr), Alain Debaisieux explique comment l'album de La Variété a été conçu : à la maison, avec un ordinateur et un programme Cubase aussi coûteux que complexe. « On pourra bientôt enregistrer tout son album et réaliser ses clips sans sortir de chez soi », prédit-il. « Alain était un précurseur, confirme Rudy. Pour les concerts de *La Variété*, il avait eu l'idée de projeter des vidéos avec des petits poissons qu'il avait conçues à base de morphing. Ces techniques homemade étaient nouvelles à l'époque. Tout s'est démocratisé aujourd'hui. *DOT.* et *The Kitchen*, je les ai réalisés entièrement à la maison. J'ai tout fait avec un Mac, un casque audio et un clavier Korg MicroXL que Marc Morgan avait offert à ma fille avant que je me l'approprie. J'ai aussi créé des vidéos pour souligner le trait de chaque morceau. Ce n'est pas le travail d'un musicien, car je ne suis pas musicien, c'est plutôt celui d'un producteur. »

Les bons choix

Créateur de Pure FM en avril 2004, Rudy Léonet est resté à la tête de la radio jeune du service public jusqu'en 2015. Il anime toujours aux côtés de son complice Hugues Dayez le podcast *Les Cinq Heures* (passé de Pure à La Première) et occupe le poste de coordinateur éditorial 360° pour le domaine de la "pop culture" à la RTBF. Il est également coach en positionnement artistique pour le Studio des Variétés. « J'y aide les jeunes artistes à se poser les bonnes questions. Quelles sont vos influences ? Quels sont vos outils de travail privilégiés ? Comment allez-vous affiner votre projet pour qu'il ne soit pas un copié/collé de quelque chose qui existe déjà ? Le positionnement est de plus en plus important. Les possibilités de faire de la musique sont énormes, quasi infinies. Il faut faire les bons choix pour se singulariser dès le début de son parcours et ne pas s'égarer ensuite. »

Écoute détachée

Dans le petit milieu musical noir-jaune-rouge, Rudy Léonet est connu pour ses prises de position affirmées. C'est, du reste, pour ça qu'on l'aime ou qu'on ne l'aime pas. Lui aussi, il aime ou il n'aime pas. Mais il a toujours des arguments à avancer. « J'ai la chance de

ne pas être blasé. Je reste curieux. La première écoute d'un morceau est toujours détachée chez moi, sans le réflexe "du programmeur radio". Après, si j'apprécie, j'essaie de comprendre pourquoi, j'analyse. Je craque sur *Louane*, le nouvel album d'*Harry Styles* ou le dernier projet électro des frères Dewaele, mais pas forcément pour les mêmes raisons. Et, par-dessus tout, j'ai toujours adoré découvrir les nouveaux projets locaux. »

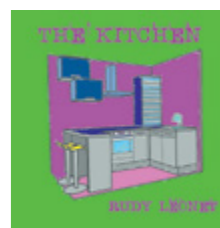
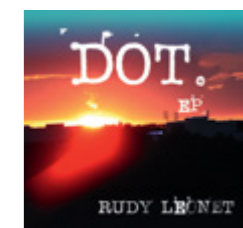
Rudy Léonet

« Sortir un morceau en streaming est très facile. Sortir un bon morceau, c'est plus compliqué. »

Auteur et coauteur de chansons pour Indochine, Rudy a aussi écrit pour son ami Marc Morgan et pour la fille de Marc, Juliette Wathieu, alias Mademoiselle Nineteen. Il a adapté en français des titres des Gantois Das Pop ainsi qu'un single des Anglais Sneaker Pimps. Fan de pop qui assouvit sa passion sans œillères, Rudy s'inscrit pourtant davantage dans la grande tradition de l'électro belge avec son nouveau projet solo. « Mes Beatles, c'est Kraftwerk. Encore aujourd'hui, les albums de Cabaret Voltaire, les premiers *Human League*, *Heaven 17*, ceux de *D.A.F.*, de *John Foxx*, du label *Mute* restent mes refuges. Des musiques d'anciens punks qui découvriraient les machines et se les approprieraient d'une manière personnelle et non conventionnelle. Mais aussi très organique. C'est dans cet esprit "do it yourself" que j'ai conçu *DOT.* en y ajoutant de la modernité. » Vu comme ça, Rudy ajoute son nom à cette lignée d'artistes « bien de chez nous » qui irait d'André Brasseur à Soldout, en passant par Telex, la new-beat, les frères Dewaele, voire Stromae. Le point commun ? « Je ne sais pas. Chaque projet que vous citez a sa singularité et sa propre histoire. Le fil conducteur, c'est peut-être cette manière bien belge de faire les choses avec détachement et une certaine forme de pudeur. »

DOT. a été lancé simultanément sur les plateformes de streaming audio et sur YouTube. Soit des médias digitaux qui, à leur naissance, ont suscité des réactions méfiantes des radios traditionnelles avant de pousser celles-ci à se réinventer. « À ses débuts, le streaming était surtout l'ennemi du support physique, nuance Rudy. Mais aujourd'hui, force est de constater que derrière l'intelligence artificielle de leurs algorithmes, les plateformes de type Spotify ou Deezer ont développé des playlists avec des curations d'artistes, de dj ou d'influenceurs. Ceux-ci endossent un rôle autrefois réservé exclusivement aux programmeurs radios. La radio traditionnelle a perdu depuis longtemps son rôle de précurseur. Tout au plus elle prolonge une découverte qui s'est faite ailleurs. Il y a quinze ans, Arctic Monkeys ou Lily Allen se sont fait connaître grâce à la plateforme MySpace. YouTube a révélé Justin Bieber et aujourd'hui c'est TikTok qui lance les tubes. Est-ce que c'est pour ça que c'est moins bien ou moins talentueux ? Non, c'est une autre logique. Face à celle-ci, la radio doit se positionner et je pense qu'elle le fait bien. D'un côté, il faut relayer ces nouvelles tendances, de l'autre, il faut mettre en avant des artistes locaux. Et en Belgique, nous avons de la chance depuis plusieurs années. Quand j'étais directeur à Pure FM, nous avions le luxe de pouvoir dire non à des projets belges et de ne garder que le meilleur ou le plus intéressant. Ça a créé une émulation. En 2020, la concurrence est encore plus rude. Il est là le challenge pour un artiste. Sortir un morceau en streaming est très facile. Sortir un bon morceau, c'est plus compliqué. »

Rudy Léonet
DOT./The Kitchen
Freaksville Records





© DR

Facebook live : stop ou encore ?

TEXTE : LUC LORFÈVRE

Privés de concerts, de répétitions et de contacts physiques avec leur public, les artistes ont multiplié les prestations en (faux) direct avec des résultats contrastés. Si cet outil désormais incontournable leur a permis de s'exprimer, il a aussi montré toutes ses limites.

Le 18 avril dernier, sous l'impulsion de Lady Gaga, de l'Organisation Mondiale de la Santé (OMS) et de l'ONG Global Citizen, se tenait One World Together at Home, premier festival musical online caritatif rassemblant plusieurs dizaines de stars internationales, de Taylor Swift aux Rolling Stones, en passant par notre Angèle nationale. Ce Live Aid confiné de huit heures avait pour but de sensibiliser à la lutte contre la Covid-19, de soutenir le personnel soignant et de divertir les gens tout en les incitant à rester chez eux. L'événement a rapporté 130 millions de dollars à la lutte contre le coronavirus. Il a attiré 22 millions de spectateurs et de spectatrices sur YouTube, ce qui est peu à cette échelle mondiale, et a fait un gros flop dans sa diffusion télé chez nous : moins de 70.000 téléspectateurs sur Plug-RTL et 315.000 sur les trois chaînes françaises France 2, W9, C Star.

Entre rares bonnes surprises, intentions louables, mais aussi fausse illusion de live (toutes les performances avaient été pré-enregistrées), bugs techniques, covers dignes d'un karaoké et cadrages vidéo plus proches du reportage pour « Déco Maison » que d'un véritable concert, le One World Together At Home a montré l'étendue des possibilités du « live streaming », mais aussi toutes ses limites. « Si l'utilisation de cet outil a explosé durant le confinement, il faut rappeler qu'il existait déjà sur les réseaux sociaux bien avant la pandémie, souligne Olivier Biron, de l'agence indépendante de promotion This Side Up (Lubiana, Konoba, Christine And The Queens, Aloïse Sauvage...). Il permet aux artistes de faire parler d'eux, de rester dans l'actualité, de montrer leur créativité et d'entretenir un lien privilégié avec leur e-communauté en lui proposant un contenu différent, voire exclusif. Lorsque les premières mesures de confinement sont tombées en Belgique le 18 mars, les artistes ont été privés de se produire dans un lieu public. Pour des groupes, c'était aussi devenu impossible de répéter et de jouer ensemble. Leurs moyens d'expression étant drastiquement limités, le Facebook live devenait leur unique fenêtre vers l'extérieur. »

Juliette Demanet - Luik Records

« Un Facebook live renforce auprès du public l'impression de la gratuité de la musique. C'est problématique. »

« Ce n'était pas prémédité, il n'y avait rien de stratégique dans cette démarche, poursuit Valérie Dumont, de This Side Up aussi mais également manageuse des Bruxellois Atome (qui ont par ailleurs participé au Home Cooked Live Stream festival en plein confinement). Comme toute la population, les artistes étaient cloîtrés chez eux, mais ils voulaient continuer à faire de la musique et susciter des réactions. Alors, certes, dans la précipitation, il y a eu parfois des couacs au niveau du son et de l'image. Certaines prestations bâclées n'auraient jamais été publiées en temps normal et il y a eu aussi très vite l'impression que ça venait de partout. Mais l'intention était bonne et ces prestations live ont procuré du plaisir. Au fur et à mesure qu'on avançait dans le confinement, les choses se sont structurées et il y a eu aussi moins d'improvisation. Le Home Cooked Live Stream Festival, organisé en Fédération Wallonie-Bruxelles, était techniquement parfait et encadré par des techniciens professionnels. En jazz, le Carolo Daniel Romeo, a réalisé des Facebook live de haute qualité en formule groupe et multicaméras pour promouvoir son album The Black Days Session #1 sorti juste avant le confinement. À la demande d'un webmagazine flamand, Lubiana a également proposé un contenu acoustique à valeur ajoutée, qui correspondait parfaitement à l'atmosphère de son premier EP paru en mai. Sa démarche était cohérente et a fait l'unanimité. »

Manquo à gagner

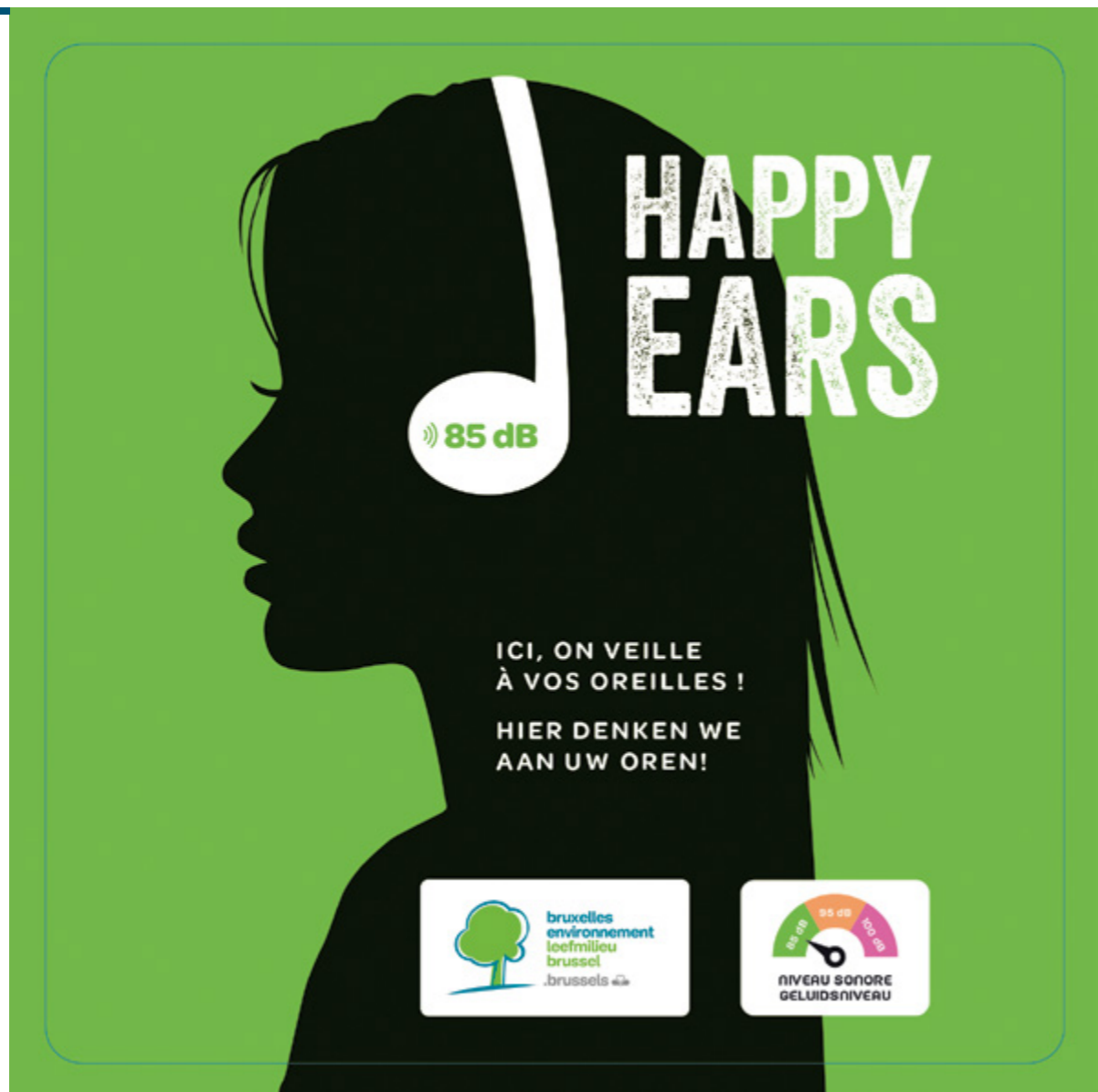
Saule, notre géant de la chanson française, a lui aussi été frappé de plein fouet dans son élan artistique avec une tournée sold-out ajournée et un nouvel album repoussé à janvier 2021. Enfermé en Gaume, Baptiste Lalieu a pourtant bien été inspiré en composant *Dans nos maisons*, hymne confiné plein de bonnes vibrations. « Au début, comme tout le monde, je me disais que le confinement ne pouvait pas me faire de mal, avec ce côté consumérisme qui s'arrête en une fois et cette occasion de renouer avec des valeurs fondamentales. Mais très vite, je me suis retrouvé comme un lion en cage. J'ai écrit *Dans nos maisons* de manière très spontanée. J'ai arrangé, mixé, réalisé moi-même le clip que j'ai posté sur ma page Facebook sans prévenir mon manager, mes musiciens, ma firme de disques... Comme les réactions étaient bonnes, mon label a poussé le single en radio et *Dans nos maisons* a tourné en boucle, y compris sur Europe 1. Cette chanson a trouvé elle-même son propre chemin. Ça prouve toute la beauté et l'incertitude du métier. Par contre, j'ai refusé toutes les sollicitations pour du live streaming. J'ai dû en recevoir plus d'une cinquantaine. Ce n'est pas mon truc. Comme spectateur et artiste, je suis un dingue de vraie musique live. Je préfère me réserver pour les concerts publics. Le live streaming, c'est un sparadrap. Hormis chez M, Cali ou Aubert, le résultat est nul. Tu as un artiste dans sa bulle dont les yeux deviennent globuleux lorsqu'il se rapproche de son écran pour voir si les "suiveurs" mettent des emoji ou des pouces levés. Moi j'ai besoin de la réaction physique des gens, des cris, des regards, du contact, des mouvements de foule, des applaudissements bref tout ce qui fait l'intensité d'un art vivant. »

Saule - artiste

« Si c'est ça le futur de la musique live, je change de métier. »

S'il constitue un outil de promotion "nécessaire", un streaming live ne génère aucune rémunération directe et, sur un plan économique, bénéficie surtout aux réseaux sociaux qui enrichissent leur contenu sans investir le moindre euro. « Un Facebook live nous coûte de l'argent et renforce encore un peu plus l'impression de gratuité de la musique. C'est problématique quand on sait que beaucoup d'artistes, de techniciens et de techniciennes pros n'arrivent pas à vivre de leur métier, regrette Juliette Demanet, attachée de presse de Luik Music (It It Anita, Annabel Lee, Endz). Le confinement nous a forcés à approfondir notre réflexion sur les réseaux sociaux. Ils sont essentiels pour nous, mais doivent être utilisés à bon escient et avec une stratégie. Durant la pandémie, ils nous ont permis de renforcer notre communauté, de la fidéliser et de continuer à vendre par correspondance des albums physiques, avec rémunération à la clef pour les artistes. Annabel Lee et Endz, qui ont sorti leur album à la veille des mesures confinement, ont donné deux concerts en live streaming via la plateforme Twitch. L'expérience est intéressante, elle peut avoir du sens, mais artistiquement et économiquement, elle ne remplacera jamais le vrai concert. De plus, les études statistiques montrent que personne ne regarde en entier un live streaming. C'est dévalorisant pour l'artiste. D'ailleurs, lorsque les mesures sanitaires se sont assouplies, plus aucun de nos groupes nous ont demandé d'en mettre sur pied. »

« Pendant le confinement, certains professionnels du secteur se sont pris pour des Mark Zuckerberg en imaginant un nouveau modèle économique basé sur le live streaming, conclut Saule en rigolant. Si le futur de la musique live, c'est jouer dans une salle vide avec des caméras et des gens qui te regardent de chez eux sur leur smartphone, je change de métier. Le confinement a modifié certains comportements dans le bon sens, notamment au niveau du télétravail ou de la mobilité. Mais en musique, il n'y a aucune leçon à en tirer. »



© DR

Quelle place pour la musique en ville?

TEXTE : SERGE COOSEMANS

De plus en plus de monde se plaindrait de la musique en ville et ce, depuis bien avant la Covid-19 et les fêtes sauvages qui découlent de l'interdiction de rassemblements. Du moins est-ce une impression... Lorsque l'on vit dans un centre urbain, est-il en effet réellement plus difficile d'avoir une vie musicale épanouie, dans les bars et entre ses propres murs ?

Ronchonner en ville contre le bruit, la musique et le bruit de la musique est une tendance de fond. Que l'on tente d'expliquer par de multiples facteurs, quelques légendes urbaines, une bonne dose de mauvaise foi, voire même un peu de racisme (« aaah, ces râleurs de Français ! »). On accuse généralement la gentrification et le mode de vie plus bourgeois qui en découle. Plus objectivement, on pointe surtout les normes environnementales plus strictes qu'il y a quelques années. Chez Bruxelles Environnement, l'administration de l'environnement et de l'énergie de la région bruxelloise, on le reconnaît d'emblée : les normes de bruit de voisinage sont relativement strictes dans la capitale. En ce qui concerne la musique, d'autant plus strictes qu'en 2018 a été promulgué un arrêté sur le "son amplifié" modifiant une loi qui n'avait pas été revue depuis... 1977. Désormais, à Bruxelles, on limite et on contrôle donc VRAIMENT les décibels. On y est obligé d'informer le public du niveau sonore ambiant via des afficheurs électroniques qui mesurent et enregistrent ces données en temps réel. Il est requis de distribuer des bouchons d'oreilles. En principe, il est même obligatoire pour les bars dansants et autres salles de concerts de réserver des zones de repos, sur 10% de l'espace ouvert au public, où le bruit ambiant ne peut dépasser 85 dB. Ce sont là des mesures toujours en phase "test", c'est-à-dire ajustables. L'évaluation était prévue pour cette année mais, au vu de la situation sanitaire et de ses très incertaines répercussions, elle sera sans doute reportée à 2021 ou même 2022.

Axel Noofs – Café Central

« Des fois, il ne suffit que d'un rappel enthousiaste pour que ça déborde un peu, que les voisins se plaignent et que suivent les amendes. »

Malgré ce qu'on entend souvent aux comptoirs et sur les réseaux sociaux, ces mesures ne rencontrent en réalité pas d'opposition massive. Bruxelles Environnement livre un autre chiffre étonnant : sur le total des plaintes pour nuisances sonores, il n'y en aurait que 13% en rapport avec la musique (mais 33% concernant l'horeca et les loisirs). Alors, emballements ? Possible mais ce qui coince assurément, ce sont plutôt les aspects kafkaïens de la mise en pratique de ces mesures et la méthodologie des contrôles. Axel Neefs du Café Central, bar bruxellois musical aussi dynamique que régulièrement dans le collimateur des autorités, s'en est ainsi plaint publiquement sur Facebook : « L'IBGE (autre nom de Bruxelles Environnement - ndlr) nous a appelé trois fois durant le confinement, alors que l'on était pourtant fermé depuis le 13 mars. Juste pour avoir la preuve d'achat d'un "mouchard" (limiteur - ndlr) agréé qui enregistre les décibels, un truc qui coûte entre 1.500 et 2.500 euros. On a même eu droit à des déclarations glaçantes, du genre "ce n'est pas parce que l'on est fermé que l'on ne doit pas avoir les bons appareils" ». Au Central, plus aucun concert ne peut se terminer après 22 heures. « Des fois, il ne suffit que d'un rappel enthousiaste en fin de concert pour que ça déborde un peu, que les voisins se plaignent et que suivent les amendes ». Question, dès lors, logique : pouvoir d'un seul coup de fil stopper l'enthousiasme d'organisateur de concerts et de leur public de 100 à 200 personnes, n'est-ce pas attribuer au "riverain" un pouvoir disproportionné et, à vrai dire, fort peu démocratique ?

C'est le nœud central de la problématique mais pour Bruxelles Environnement, c'est à la police de répondre : « Les forces de l'ordre ont dans leurs compétences le respect

de l'ordre public et le tapage nocturne et peuvent donc agir à ce niveau-là. Le tout est de trouver un équilibre entre la vie festive et la tranquillité, ainsi que la qualité de vie des riverains. C'est pour ça qu'il existe une réglementation. Les normes de l'arrêté "son amplifié" visent à protéger le public et sont semblables à celles d'autres régions et pays proches, comme par exemple à Flandre ou la Suisse. » D'accord mais pourquoi prendre pour exemples des législations voisines strictes et non pas l'une de celles considérée comme l'une des plus équitables d'Europe : la façon dont la ville de Berlin gère cette même problématique. Là-bas, on considère en effet l'animation nocturne musicale, et tout spécialement la culture techno, comme un acteur économique de premier plan doublé d'un attrait touristique majeur. Cela ne signifie pas que tout est permis, loin de là, mais on y applique quoi qu'il en soit le principe d'antériorité : si quelqu'un vient s'installer à proximité d'un endroit musical, c'est en connaissance de cause et c'est à cette personne de penser à l'isolation acoustique de son habitation. Logique ? Oui, bien sûr. N'empêche que cette mesure berlinoise reste très locale et toujours plus rare que l'exemple où quelqu'un qui s'installe à proximité d'un bar peut se plaindre de la musique dès le premier soir. Et être écouté.

Pascale Hourman – porte-parole Bruxelles Environnement

« Le tout est de trouver un équilibre entre la vie festive et la tranquillité, ainsi que la qualité de vie des riverains. »

En Wallonie, il n'y a toujours pas d'équivalent sur les rails de cet arrêté bruxellois. En fin de mandat, Carlo Di Antonio, ministre wallon de l'environnement jusqu'en septembre 2019, fut pressenti pour adapter à échelle régionale ces mesures qui existent à Bruxelles depuis 2018 et en Flandre depuis 2012... mais il n'a pas été reconduit dans ses fonctions. Pour les acteurs du secteur, en tant qu'ancien directeur du festival de Dour, c'était pourtant la personne indiquée pour bien comprendre le dossier, ses enjeux et ses effets pervers. C'est que le son, c'est compliqué. Déjà, le décibel est un drôle de coco, de même qu'une mesure instantanée de crête n'est pas une moyenne pondérée. Pour maîtriser ces données et ce jargon, pour être apte aussi à prendre des mesures sonores exploitables dans le cadre d'un litige, il faut avoir suivi une formation, sanctionnée d'un brevet. Or, qui dit compétences régionales forcément basées à Namur, dit souvent délégation quand il s'agit de contrôler à Liège, Tournai, Charleroi ou Arlon. « Comme les inspecteurs brevetés n'ont pas forcément envie de chaque soir prendre leur voiture pour traîner dans les bars dansants, nous avance Frédéric Rinné, patron de plusieurs lieux musicaux à Liège, les contrôles sont le plus souvent effectués par des inspecteurs communaux agréés. Mais pour plaider sa cause, on est ensuite convoqués à Namur... » Et Rinné de s'embarquer dans une longue explication dénonçant une approche de la problématique et des sanctions qui peut se résumer en trois lettres : WTF.

Comme à Berlin, il existerait toutefois à Liège, une sorte de principe d'antériorité tacite. Frédéric Rinné, qui fait aussi partie du Conseil de la Nuit, un "conseil des sages" consultatif et propre à Liège où sont discutés entre tous les acteurs concernés la plupart des problèmes liés à la nuit, nous l'explique : « Si quelqu'un s'installe dans le Carré ou En Roture, il est censé savoir où il met les pieds, oui. Ça ne permet pas aux cafés de faire n'importe quoi au niveau du son. Il y a des règles, il y a des contrôles. Mais si cette personne se plaint, la police tiendra compte du fait qu'elle habite en plein Carré ou En Roture et non pas dans un quartier strictement résidentiel. » Normal. Et pourtant, que de discussions autour de ce simple bon sens...



Moderne comme un label

TEXTE : DIDIER STIERS

Drôle d'idée d'en lancer un en 2020 ? Après tout, pourquoi pas ! C'est qu'on en a vu éclore quelques-uns ces toutes dernières années, dans notre paysage musical. Attentes, ambitions, soucis, fonctionnement, productivité, pour faire plaisir ou se faire plaisir : le point avec certains des plus récents de ces labels. Dans des styles bien différents.

Voilà un bon moment que Fabrice Lamproye repensait, avec un peu de nostalgie précise-t-il, à Soundstation, le label qu'il pilotait fin des années 90, début des années 2000. Celui des Miam Monster Miam, My Little Cheap Dictaphone, Jeronimo, Superlux, Yann Tiersen, François Breut... « C'est une activité que j'aimais beaucoup. Qui me manquait. En janvier, j'ai été voir Jean-Christophe Renault au studio Dada, je connaissais, mais j'ai vraiment flashé sur ses compos. Et un peu comme à l'époque avec Sacha Toorop et Zop Hopop pour la création de Soundstation, je me suis dit que c'était l'occasion de lancer un label. »

L'occasion qui fait le larron n'est pas la même selon les divers intéressés. Ainsi, pour les deux de La Jungle, dans la foulée de la sortie d'un double album live travaillé avec Greg Noël chez Exag' Records, il restait quelques sorties possibles et non encore estampillées. « On s'est rendu compte, explique Rémy Venant, le batteur, que ce genre d'autoproduction reste une manière de sortir des disques qui nous tiennent à cœur. Ça correspond bien au projet, cette volonté de pouvoir faire la plupart des choses par nous-mêmes sans forcément adhérer à de trop grosses structures. On peut se débrouiller comme des grands, et c'est là qu'on s'est dit qu'on allait créer notre propre label. » Résultat ? Première sortie sur Hyperjungle Recordings début juin, sous un format split 10' partagé donc avec le projet Hyperculte. Une deuxième sortie était planifiée fin août, un triple album de remixes des titres de Past / Middle Age / Future paru en 2019. La philosophie d'Hyperjungle s'affine : « Ce ne sera pas un label dédié aux albums de La Jungle mais plutôt un espace de collaboration. Ce ne sera pas juste nos sorties, mais des sorties de La Jungle avec toujours un, deux ou trois petits "plus", grâce à ces collaborations. »

Chez Hypnote - on est ici du côté jazz -, l'idée d'un label est née d'un constat fait par Giuseppe Millaci et Jonas Verrijdt. « Il y a de plus en plus de musiciens qui jouent de cette musique, résume le premier. Surtout à Bruxelles. Et donc, il y a de plus en plus de projets, de plus en plus de talents qui viennent de tous horizons en Europe. Par contre, des labels, il y en a de moins en moins, d'autant si l'on compare la situation récente à celle des années 2000. Il fallait absolument bouger ! » Le contrebassiste et l'ingé-son ont alors créé une asbl et inauguré un catalogue, en 2017, avec trois albums : le premier disque du propre projet de Giuseppe Millaci, puis Horizons par le quartet du saxophoniste Fred Delplanq et Suite Très Rios de Dan Costa. « On a aussi dû démarcher pour trouver un distributeur, parce qu'on ne s'improvise pas label si on n'a pas une distribution physique. »

Parmi les petits derniers arrivés sur le marché figure également Capitane Records : un label qui synthétise toutes les années pendant lesquelles une série d'artistes ont travaillé ensemble. C'était même plutôt, à l'origine du projet, un collectif de production gravitant autour de Nicolas Michaux. On y retrouve entre autres Clément Nourry, Turner Cody ou encore Grégoire Maus (de b.y_records)... Comme l'expliquait celui-ci sur les ondes de Radio Panik : « On s'est dit qu'on ne s'en sortait pas mal et que ce ne serait pas une mauvaise chose de donner un nom à cette collaboration. Donc de facto créer une structure qui pourrait nous représenter, dans l'idée d'aller un peu plus loin, de produire les disques jusqu'au bout, avec le pressage, la diffusion, la commercialisation... » Et c'est ainsi que Capitane a vu le jour, « matérialisé » par l'excellent album d'Under The Reefs Orchestra (soit Clément Nourry, Louis Evrard, Marti Melia et Jakob Warmenbol), auquel succèdera en novembre le prochain enregistrement de Great Mountain Fire.

L'utile et l'agréable

Chez Flak, il n'y a ni pression, ni grosses ambitions commerciales, mais une belle part de plaisir personnel pour Fabrice Lamproye. « C'est avant tout partager des choses qu'on aime bien. Également avec les artistes et je pense qu'on est vraiment sur la même longueur d'ondes avec Jean-Christophe Renault. Partager plutôt que

d'avoir un plan de carrière, des planifications de sorties de singles... tout ce que j'ai pu connaître à une certaine époque. » Et puis, c'est la famille ! Le nom choisi pour le label (« Ce sont mes initiales et celles de ma compagne ») reflète un état d'esprit : « L'idée est aussi de sortir les disques physiquement, en vinyle. Ce sera certainement une constante. Ensuite, j'ai demandé à un de mes fils de travailler sur un logo (un martin-pêcheur stylisé - ndlr), on en est arrivé à imaginer une ligne de vêtements, un peu de merchandising... Et ça devient peu à peu une petite entreprise familiale. Tout en restant de la petite épicerie par rapport à la grande surface ! »

Fabrice Lamproye - Flak Records

« C'est avant tout partager des choses qu'on aime bien. »

La Jungle a voulu « pousser le truc un peu plus loin »... Ne pas rester le groupe qui tourne et prend 100 balles (sic), même si faire des dates est absolument génial. « Et ça nous manque très fort, martèle Rémy ! Le label, c'est aussi un très bon prétexte pour sortir des disques, des cassettes et des CD. Ce n'est pas se mettre une pression, mais en même temps, il faut l'alimenter, avoir des idées, toujours de nouveaux projets, un peu comme le fait Damien (Damien Aresta - ndlr) avec Luik Records et It It Anita... »

Chez Hypnote, il paraît qu'on peut annoncer une bonne nouvelle chaque année. En tout cas, depuis juin, le label travaille en partenariat avec la Jazz Station. « Si tout va bien, notre nouveau siège social sera inauguré chaussée de Louvain au mois de septembre. Nous avons un bureau à l'étage, nous sommes les voisins des Lundis d'Hortense... Avoir un temple du jazz à Bruxelles, c'était très important. Et la Jazz Station, en quelque sorte, en est devenue un ces dernières années. Avec le label, il y a maintenant des projets très différents dans le bâtiment ! »

Un parcours d'obstacles ?

Giuseppe Millaci aimerait que les artistes signés chez Hypnote soient fidèles. À cet égard, le jazz est pourtant un milieu particulièrement : « On n'oblige pas un artiste à accepter une exclusivité, on lui laisse le choix. Souvent, en jazz, on n'hésite d'ailleurs pas à switcher de label pour chaque production. »

Ailleurs, comme souvent, l'argent reste le nerf de la guerre. Pour La Jungle en tout cas, c'est le compte en banque qu'il faudra tenir à l'œil. « On a puisé dans nos réserves de ces quelques dernières années pour pouvoir l'assumer financièrement. Quand on sort un disque, et a fortiori en vinyle, ça a un coût. On n'a jamais voulu faire de crowdfunding parce qu'on estime qu'on n'a pas à demander d'argent aux gens. Si en 2021, on ne peut toujours pas tourner, ça va commencer à devenir compliqué ! On va voir ce que cette crise nous réserve. »

Fabrice Lamproye ne dit pas autre chose, à ceci près que Flak n'est pas le « bébé » d'un artiste ou d'un groupe en particulier. Un avantage ? « Je ne sais pas... Quelque part, c'est un peu de la folie, surtout quand ton parti pris est de sortir l'album principalement en physique. J'ai peut-être plus de recul parce que j'ai déjà eu un label, mais beaucoup de choses sont nouvelles, comme l'importance du développement digital. Là, j'ai quand même besoin d'être guidé par des gens qui sont à fond là-dedans depuis des années et donc, je travaille avec Benjamin Schoos, de Freaksville. J'ai peut-être une vision un peu old school du label... que j'aimerais remettre au goût du jour. »

• Lions utiles

hypnoterecords.com
flak.be
lajungleband.com
capitane-records.net

2020, v'là les quotas

TEXTE : JULIEN WINKEL

En Fédération Wallonie-Bruxelles, les radios sont censées respecter des quotas de diffusion de musiciens locaux. Et elles le font plutôt bien. Certains artistes considèrent cependant que ces quotas ne sont pas assez élevés. Ils plaident donc pour qu'on les augmente. Un dossier vieux de plusieurs années que la crise de la Covid-19 vient peut-être de relancer.

« **E**n Fédération Wallonie-Bruxelles, nous avons beaucoup de difficulté à découvrir nos artistes par nous-mêmes. Il faut souvent qu'ils marchent à l'étranger avant que nous nous penchions sur leur cas. » Charles Gardier est connu pour être le co-fondateur des Francofolies de Spa. C'est aussi un homme politique qui ne tourne pas autour du pot dès lors que l'on aborde le manque de reconnaissance supposée des artistes estampillés "FWB" sur leur propre territoire. Un phénomène qui, d'après l'élus MR, durerait « depuis des dizaines d'années » et qui l'a poussé à devenir partisan de quotas de diffusion de ces mêmes artistes sur les ondes radios. Pourquoi ? Parce qu'ils constitueraient un moyen d'« amorcer la pompe ». « Si plus de musiciens issus de la FWB sont diffusés sur les ondes, cela leur procurera non seulement plus de droits d'auteurs, mais cela amènera aussi plus de monde dans les salles de concert, plus de moyens pour les programmeurs, les roadies, les structures chargées du catering », détaille-t-il. C'est donc tout un secteur qui en sortirait renforcé, même si les quotas ne constituent pas la seule manière de venir en aide aux artistes issus de la FWB. Pour Fabian Hidalgo, coordinateur de la Fédération des Auteurs-Compositeurs et Interprètes Réunis (FACIR) – qui rassemble 800 membres « tous styles de musique confondus » – travailler à une plus grande continuité de la chaîne de soutien proposée aux artistes par la Fédération pourrait aussi constituer une solution. « Certains d'entre eux reçoivent parfois une aide à la création d'un album, mais n'entrent par exemple pas en ligne de compte pour Propulse », illustre-t-il. Malgré cela, Fabian Hidalgo – rejoint en cela par Charles Gardier – note que les quotas possèdent un avantage non-négligeable par rapport à d'autres pistes de travail : ils ne coûtent rien et sont actionnables facilement.

Attention : des quotas de diffusion d'artistes "FWB" existent déjà en Fédération Wallonie-Bruxelles. Et ils sont plutôt bien res-

pectés par les radios. Mais pour Charles Gardier et la FACIR, ils seraient insuffisants. Alors que la crise liée au Covid-19 a souligné la fragilité structurelle du secteur artistique et que le cabinet de Bénédicte Linard (Écolo), ministre de la Culture et des Médias, travaille à une refonte des quotas pour les radios privées, le débat autour de ce dossier semble relancé.

Hausse des quotas, porto de qualité ?

Cédric Mauer a bonne mémoire. Les petites cellules grises de cet assistant à l'unité radio pour le Conseil Supérieur de l'Audiovisuel (CSA) sont en tout cas capables de remonter jusqu'à 2008, première année au cours de laquelle les radios privées se virent réellement appliquer des quotas de diffusion d'artistes issus de la Fédération Wallonie-Bruxelles. À l'époque, ceux-ci ne sont pas très élevés : 4,5%, alors que du côté du service public, la RTBF prévoit déjà de monter à 10%. Pourtant, les débuts sont difficiles. « Les radios avaient du mal à respecter les quotas et finissaient toujours par diffuser du Pierre Rapsat ou du Maurane », se souvient Cédric Mauer. Pire : après quelques temps, le CSA constate qu'elles ont aussi tendance à diffuser une « proportion intéressante » d'œuvres "FWB" mais à des heures tardives ou durant la nuit.

Malgré ces ratés au démarrage, Cédric Mauer note aujourd'hui diplomatiquement que « les radios se sont montrées intéressées par les quotas ». Elles auraient diversifié leurs « playlists », « même si ce n'est pas quantifié », concède-t-il. Et elles respectent les quotas alors que les ambitions ont été revues à la hausse depuis quelques années. Pour les radios privées, on est ainsi passé à 6% d'œuvres "FWB", dont 4,5% doivent être diffusées entre 6h00 et 22h00. Quant à la RTBF, son contrat de gestion fixe un objectif de 12% pour des radios comme La Première, Vivacité ou encore Pure, dont 10% à diffuser entre 6h et 22h. Un cap aisément atteint par

les différentes chaînes. En 2017, Bel RTL diffusait 8,5% d'artistes "FWB", Fun Radio 13,4%. Du côté de la RTBF, La Première montait à 22,24% en 2018, Vivacité à 13,72% et Pure à 21,46%.

Pourtant, ce tableau a priori satisfaisant ne convainc pas tout le monde. Fabian Hidalgo estime que la hausse récente des exigences en matière de quotas n'a fait qu'entériner une situation déjà existante. « Ces nouveaux quotas étaient déjà atteints par les radios avant les modifications », assène-t-il. Surtout, les objectifs ne seraient pas assez élevés. Pour la FACIR, en ce qui concerne le service public, la FWB devrait s'inspirer de ce qui se fait du côté néerlandophone où la VRT a fixé un quota de 25% d'artistes flamands pour Radio 1, Radio 2, Studio Brussel et Klara. La fédération va même plus loin : elle souhaite aussi l'établissement de sous-quotas permettant de mettre en évidence des artistes moins connus ou plus récents. Une piste que le CSA avait déjà évoquée en 2015 dans le cadre d'une série de recommandations mais qui n'avait pas été retenue par les autorités de l'époque. « Il existe un gros manque de volonté politique », déplore d'ailleurs Fabian Hidalgo en pointant une intervention de l'ancien ministre des Médias, Jean-Claude Marcourt (PS), qui affirmait lors d'une séance du parlement de la FWB datée du 4 octobre 2017 que « Nous souffrons d'une insuffisance de création de musique. » « Il y a toujours cette idée qu'une hausse des quotas entraînera une perte de qualité sur les ondes alors que tout au long des tremplins comme le Concours Circuit, le niveau des artistes est monstrueux », souligne le coordinateur de la FACIR, qui a aussi dans son viseur les programmeurs actifs au sein des radios. « Il existe une vraie méconnaissance du terrain », ajoute-t-il à ce propos. Une impression partagée par Charles Gardier. « Tous les programmeurs que j'ai pu rencontrer me disent qu'il y a un manque de qualité. Une vision qui n'est clairement pas la mienne », peste-t-il.

La Covid-19 on juro de paix ?

Passionné de musique, DJ, Bernard Dobbeleer est aussi chargé de projet sur les contenus musicaux à la RTBF. « Je suis coordinateur musical sur les différentes radios de la RTBF », précise-t-il. Pour lui, les déclarations de Fabian Hidalgo ou de Charles Gardier sont « un procès injuste. À la RTBF, il existe une vraie démarche de découverte de talents de chez nous, il n'y a pas de nonchalance », jure-t-il. Le chargé de projet liste les artistes censés avoir été dépistés par Pure (FM) comme Lost Frequencies ou Henri PFR. Et défend le bilan des radios de service public en termes de quotas. « Tarmac, par exemple, est à 19% d'artistes FWB. Je pense que nous sommes assez proches de la réalité de la production au sein de la Fédération. Diffuser plus que cela nous contraindrait à baisser les standards de qualité », argumente-t-il. Pour le reste, Bernard Dobbeleer renvoie la balle au politique. Cela tombe bien : une refonte du décret qui définit les quotas pour les radios privées est aujourd'hui sur la table. D'après le cabinet de Bénédicte Linard, le quota d'artistes "FWB" à diffuser devrait passer de 6 à 10% sur une période de cinq ans. Rien n'est par contre prévu pour la RTBF, mais le cabinet fait remarquer que depuis le début de la crise du Covid-19, la chaîne publique « a augmenté le nombre de passages d'artistes de la FWB de près de 40% pour un volume total de plus de 12h par jour : soit en moyenne deux heures de programmation musicale d'artistes de la Fédération par chaîne hertzienne et par jour ».

Une situation qui pousse Charles Gardier à lâcher cette phrase en guise de conclusion. « Je constate que suite à la crise, les quotas qui étaient soi-disant impossibles à relever et à rencontrer sous peine de perte de qualité l'ont été facilement. Les programmeurs ont trouvé des artistes "FWB". Est-ce que par hasard il n'y aurait pas eu un peu de mauvaise volonté pendant un certain temps ? »



© FELIX KORSCH

Petits jeux d'influence

TEXTE : NICOLAS ALSTEEN

Depuis quelque temps, c'est le grand dérèglement. Autrefois indispensables au lancement d'une carrière musicale, labels et médias traditionnels s'essouffent au fil de la course. Désormais, ce sont les réseaux sociaux qui impriment le rythme. Chevilles ouvrières de cette accélération digitale, les influenceurs et les influenceuses font la pluie et le beau temps. En toutes saisons et dans chaque style.

Pour celles et ceux qui cherchent encore la prochaine combinaison gagnante, plus la peine de tergiverser : il convient de miser sur 34A. Ce nom de groupe, inspiré par le numéro d'un immeuble saint-gillois, n'a pas encore atteint le grand public. En revanche, il touche déjà une large communauté sur les réseaux sociaux. Sous les chiffres et la lettre, Ceka, D.r.o.p et Grizzly posent le flow comme des grands. Avec une moyenne d'âge de 19 ans, le trio bruxellois trace son chemin en s'inspirant des exploits de Ninho et PNL. Formé en 2017, mais au taquet depuis un an, 34A possède un énorme potentiel de développement. Pas besoin d'être devin pour l'affirmer. Un simple détour par YouTube ou Spotify suffit à prendre la mesure du phénomène à venir. Avec deux mixtapes (*En attendant l'album, Vol. 1 et 2*) sorties en douce sur les plateformes digitales, le groupe claque des scores étonnants. Un morceau comme *Rholala*, par exemple, enregistre déjà 3 millions d'écoutes en streaming. Une partie de ces écoutes est géolocalisée en Belgique. Toutefois, le gros de l'auditoire est à chercher en France, en Allemagne, en Suède et en Espagne. Avant d'amadouer le marché local, 34A joue donc des coudes à l'international. Le talent y est sans doute pour quelque chose, les mélodies et l'Auto-Tune aussi. Mais cela n'explique pas tout. « Pour nous, les réseaux sociaux sont le meilleur moyen de dépasser les frontières », confie Arthur Trubert, manager du projet au sein du label Redvolution. Sur Instagram, 34A affole les compteurs avec quelque 164.000 abonnés (pour seulement 3 abonnements). Plutôt pas mal pour un groupe émergent. « Le trio s'est révélé sur Insta en publiant des freestyles d'une minute », explique le manager. Leurs vidéos ont rapidement cumulé des millions de vues. On peut carrément parler d'une "génération de rappeurs Instagram". Sans ce réseau social, leurs freestyles seraient sans doute restés dans l'ombre. » Pour mettre en lumière leurs improvisations sur le bitume bruxellois, les garçons ont bénéficié de coups de pouce extérieurs. « Certains influenceurs ont déjà partagé des morceaux de 34A sur leurs réseaux sociaux. C'est le cas de Mohamed Henni (1,2 millions d'abonnés - ndlr) et de Maouna (623.000 abonnés - ndlr). »

Relation de confiance

Ce phénomène de partage massif se vérifie aussi sur YouTube. « Au total, l'ensemble de leurs clips comptabilise 16 millions de vues. Nous espérons que ça ne va pas en rester là... » A priori, il n'y a pas trop de soucis à se faire. Les réseaux sociaux répondent, en effet, aux logiques d'un cercle vertueux. Ici, le succès appelle d'autres succès. « Moi, par exemple, je me penche sur l'actu des artistes qui font parler d'eux », confirme Anne-Sarah

N'Kuna Mayama, influenceuse bruxelloise lancée par Tarmac (RTBF), désormais expatriée chez Check. Où elle décortique l'actualité et les phénomènes culturels avec un brin d'ironie et beaucoup d'impertinence. Chaque semaine, ses vidéos estampillées *Fact Check* rassemblent une communauté grandissante. « À l'heure des fake news, l'information s'échange sur foi d'une relation de confiance », dit-elle. Celle-ci repose sur la personnalité de la présentatrice ou du présentateur. C'est un visage et une voix. Les jeunes qui regardent doivent éprouver de la sympathie pour cette personne et s'y attacher. C'est la base. » À l'écart des médias traditionnels, l'influenceuse informe et sensibilise son public. Racisme, cause LGBT et autres sujets militants affluent dans ses vidéos. « Les jeunes ne regardent plus la télévision. Il faut s'en faire une raison. Aujourd'hui, les médias traditionnels tentent de sauver les apparences en transposant les méthodes YouTube, TikTok ou Instagram dans leurs émissions. Sauf que ça ne fonctionne pas pareil... » Avec quelque 48.000 abonnés sur sa page Instagram, Anne-Sarah N'Kuna Mayama fait figure d'exemple à suivre. Son pouvoir d'attraction lui vaut d'ailleurs de nombreuses sollicitations. « Des artistes me contactent constamment pour que je parle de leur musique. Quand un morceau me plaît, il m'arrive de le poster pour accompagner une photo ou une vidéo. Mais je n'utilise jamais ces demandes "promos" pour en faire des sujets. Je m'efforce de respecter ma ligne éditoriale. » Les chiffres semblent lui donner raison. « À partir d'un certain nombre d'abonnés, on te colle une étiquette d'influenceuse. Dans les faits, je me contente de parler aux internautes comme je cause à mes potes. »

Anno-Sarah N'Kuna Magama - influenceuse - Instagrameuse

« Dans les faits, je me contente de parler aux internautes comme je cause à mes potes. »

Le coup classique

« Quand les réseaux sociaux sont apparus, tout passait par Facebook », se rappelle Valentine Jongen, vidéaste, comédienne et visage de la chaîne YouTube Val so Classic. « Je me souviens qu'à l'école, certains cours s'échangeaient uniquement via des groupes de discussion. Il fallait obligatoirement être inscrit sur Facebook pour y avoir accès. Je détestais ça. » Dix ans plus tard, Valentine

Jongen a retourné sa veste. Toujours du bon côté, elle a apprivoisé les réseaux. Au point d'en faire son boulot. Lauréate du "prix de la vulgarisation" lors du dernier Frames d'Avignon (l'équivalent du Festival de Cannes pour les Youtubeurs), la jeune femme partage ses coups de cœur musicaux avec sa communauté. « Mon domaine de prédilection ne draine pas des millions de personnes », précise-t-elle. « La musique classique est une niche. Mais avoir peu d'abonnés dans un petit secteur donne beaucoup plus de poids à mes vidéos. Si j'étais spécialisée dans la mode, par exemple, je serais confrontée à une concurrence bien plus rude. À un moment, j'ai capté que des gens me suivaient et écoutaient mes conseils. La signification du mot "influenceuse" m'est alors parue plus évidente. »

Aujourd'hui, Val so Classic est une référence, une étape de première nécessité pour les artistes en quête de visibilité. « Dans le domaine classique, les artistes peinent à faire parler d'eux sur YouTube ou Instagram. Leur façon de s'exprimer, c'est la musique. Ils sont formés pour interpréter des œuvres, pas pour être des stars sur les réseaux... Jusqu'ici, le milieu était à la traîne. Mais la pandémie de Covid-19 est venue dynamiser les habitudes. En l'absence de concerts, nombre de musiciens et de musiciennes ont compris qu'il fallait renforcer les liens avec le public. Pour ça, il n'y a pas mieux que les réseaux sociaux. »

Comblant un manque

« La musique classique a la réputation d'être un milieu de vieux. Pourtant, ce n'est pas ce que j'observe. Moi, j'ai 26 ans. Mes potes jouent dans des ensembles, d'autres s'intéressent aux œuvres des grands compositeurs et compositrices. Avec Val so Classic, je voulais montrer la musique classique telle que je la connais. En fait, j'ai imaginé le média qui me manquait. » Un sentiment partagé par Anne-Sarah N'Kuna Mayama : « Quand je regarde les infos sur les médias traditionnels, j'ai souvent l'impression d'être considérée comme une débile. Comme si j'étais incapable de m'intéresser au monde et ses problématiques. En ce sens, mes vidéos viennent combler un manque. J'ai créé un journal profilé pour les jeunes de ma génération. Je leur explique simplement les choses, sans y aller par quatre chemins. » Autonomes, libres de leurs mouvements, les deux influenceuses s'adressent directement aux gens, favorisant l'émergence de tendances et de nouveaux talents : une tâche gratifiante, mais extrêmement chronophage. « Sur une journée, il m'arrive de passer plus de 10 heures sur un écran, confie Valentine Jongen. C'est beaucoup, évidemment. Parfois, je m'efforce de déconnecter. D'ailleurs, pour les vacances, ma destination de rêve serait un lieu sans prise électrique. » Ce qui ne devrait pas l'empêcher de se tenir au courant...

Anvers

TEXTE & IMAGES : JEAN-MARC PANIS

Qu'ont donc en commun les mélodées exotiques de Condor Gruppe, la voix bouleversante de Tamino et les gros riffs malins de Millionaire ? Pas grand-chose, si ce n'est la qualité de leurs propositions, et la ville qui les a vus naître : Anvers. La métropole du Nord, dans les rues de laquelle planent encore les images résiduelles de dEUS, a en effet le chic pour donner naissance à des projets variés et excitants. Mais comment s'y prend-elle ? Cinq de ses habitants ont leur petite idée. Larsen fait son Tour des Flandres en démarrant à Anvers.

Les plus de quarante ans se souviennent des images qui accompagnaient la musique du hit single planétaire *Instant street*, de dEUS. Des filles et des garçons, beaux et savamment négligés, dansaient de manière étrange dans les rues d'Anvers. Pour beaucoup, ce clip, suivi du film de Tom Barman *Any Way the Wind Blows*, plaça d'une claque vigoureuse cette ville portuaire (qui pourtant ne touche pas la mer) sur la carte du rock.

C'était il y a vingt et un ans.

Que reste-t-il de cette époque glorieuse ? Anvers est-elle toujours une ville qui grouille d'artistes prêts à se faire repérer par des hordes de producteurs à l'odorat performant, l'ouïe fine et l'audace sans faille ? Verra-t-elle encore éclore des groupes à la destinée mirobolante ?

Bien malin qui le sait et téméraire celui qui se prononcera.

Mais ce qui se passe dans la métropole du Nord, malgré cette période de disette sociale, vaut le coup d'une escale le long des eaux pas si tranquilles de l'Escaut, et dont la mythologie est un "statement" culturel en soi... jugez-en plutôt : il était une fois un fort méchant géant, nommé Antigoon, qui exigeait des bateleurs un lourd tribut, menaçant de trancher la main des candidats resquilleurs. La terreur régnait, jusqu'au jour où Silvus Brabo, un brave soldat romain, fit face au géant, le mit à terre et, par un cruel jeu d'arroseur arrosé, lui coupa la main pour la jeter dans les eaux boueuses du fleuve. De cette légende est née le nom de la ville ("hand werpen" veut dire "jeter la main"), et peut-être aussi, le sentiment de fierté et d'indépendance qui caractérisent les Sinjoren, sobriquet donné aux Anversoises, hérité du temps où la riche ville appartenait à Charles Quint. Au-delà du "fun fact", cette histoire, que des hordes de touristes viennent écouter religieusement,

Centraal



en dit long sur la particularité de cette ville, que ses habitants nomment 't Stad, sans plus de précision, comme une évidence, la preuve qu'il ne peut en exister d'autre. Une ville qui a toujours affirmé son indépendance et sa richesse culturelle. Touchée de plein fouet par la pandémie, dirigée par la N-VA et hantée par le spectre du Vlaams Belang, Anvers bouge encore, et ses artistes veillent au grain.

Le pointro appronti saxophoniste

Il y a trente ans, un étudiant en peinture vint de Mouscron pour s'installer dans la ville de dEUS. Il s'appelle Benjamin Demeyere et se souvient : « J'ai toujours fonctionné de manière instinctive. Je suis venu visiter Anvers avec un ami et je pensais y trouver la mer ! C'est dire. Je me souviens de la fin de mes études à l'Académie d'Anvers, en 1992. Ma section avait monté une expo pirate dans le jardin d'hiver pour protester, car cet endroit allait être récupéré par la section architecture. Un concert avait été organisé... des types sont venus jouer, on me disait que c'était des petits jeunes qui se lançaient dans la musique. C'était dEUS. Il y avait Rudy Trouvé, Tom Barman et Stef Kamil Carlens. Je les ai accompagnés en jouant (mal) du saxo. À la fin du set, un de ces gars m'a dit : « Écoute, c'était sympa, mais tu joues toujours la même chose en fait. » Je ne pouvais pas lui donner tort (rires). Quand plus tard, j'ai vu le film *Any Way the Wind Blows*, j'ai eu un sentiment étrange : les gars hauts en couleurs que je voyais dans le film, je les croisais tous les jours dans la rue ! »

Cette anecdote met l'accent sur un phénomène qui prit forme milieu des années 90 et ne fit que confirmer une théorie, absolument pas prouvée mais rigolote, selon laquelle à Anvers, quand deux musiciens ou deux musiciennes se croisent, ils forment un

From Antwerp With Love

Ils viennent de la Métropole du Nord et valent le détour :

The Calicos

Si on évoque souvent The War on Drugs en parlant de ce tout jeune groupe sur le point de sortir un premier album attendu (ils ont gagné le Humo's Rock Rally), c'est sans

doute grâce à la puissance de leur americana bien tapée.

Condor Gruppe

Une dream team s'est réunie pour créer ce groupe qui aurait dû faire le bonheur de Sergio Leone ou de Quentin Tarantino... et la richesse de leurs BO. Avec des membres

de feu Creature with the Atom Brain, Flying Horsemen, Mauro Pawlowski, comment aurait-il pu en être autrement ?

Jj Funhouse et Ultra Eczema

Plus qu'un groupe, deux labels et deux démarches radicales, mariant liberté et audace.

Jj Funhouse publie des cassettes où se nichent les fantômes de Stereolab et d'une electronica qui aurait fait des études. Quant à Ultra Eczema, son fondateur Dennis Tyfus n'a de cesse que de défricher de nouveaux territoires vierges et excitants. Et ce, sur tout le globe.

groupe dans l'heure. De Dead Man Ray, à Zita Swoon, en passant par Vive la Fête ou Evil Superstar... la myriade de groupes issus du noyau dEUS a pu confirmer cette tendance. À croire que le microclimat de la ville du nord se prête à une émancipation contagieuse.

Bjorn Eriksson : des rues d'Anvers à Hollywood

Théorie que ne réfuterait pas Bjorn Eriksson. La moitié du groupe Eriksson Delcroix, à qui on doit la B.O. de *Broken Circle Breakdown* (*Alabama Monroe*, nommé aux Oscars) et une tripotée de disques au charme country/cajun, se souvient de sa jeunesse, lui qui a littéralement arpenté les rues d'Anvers, guitare à la main, dès son plus jeune âge : « Pour moi, ça a démarré ici même, sur cette place (devant le café Pelikaan où Bjorn est venu boire une bière avec sa femme Nathalie Delcroix - ndlr). J'avais 16 ans, j'étais élevé au bluegrass, on jouait dans la rue, ici, mon père, ma sœur et moi. C'est une petite ville dans laquelle tu as très facilement accès à des scènes ouvertes dans l'un ou l'autre fameux café. C'était très facile d'essayer ton truc et de te frotter au public... Les choses peuvent aller vite, si tu n'es pas trop timide (rires). Tous les jeudis, on allait au Cartoon's café, avec Tom Barman et Aldo Struyf (l'homme qu'on trouve partout, aux côtés de Mark Lanegan, ou avec feu Creature with the Atom Brain, Millionaire - ndlr). On s'en doutait un peu : les années 90 furent une grande décennie pour le pop/rock à Anvers. dEUS et sa galaxie y sont pour beaucoup.

L'arbro dEUS, la forêt anversoise et le disquairo punk

Mais à y regarder de plus près, il semblerait qu'il existait une vie avant le groupe de Tom Barman. Et Saf De Vos peut en attester, il y était. Ce disquaire de 59 ans a connu la mue de sa ville. DJ, organisateur de concerts, initiateur du magazine RifRaf, repré-

sentant de firmes de disques... si quelqu'un connaît le secret de la vitalité musicale anversoise, c'est lui : « Il y a pas mal de touristes américains qui débarquent chez moi et me demandent LE truc anversoise à écouter. En général, je leur réponds *The Kids*. Ce n'est pas nouveau mais c'est le plus grand disque punk belge... voire du monde (rires). »

C'est dit : Anvers n'a pas attendu dEUS pour ruer dans les brancards. Avec leur album éponyme suivi de *Naughty Kids*, ces presqu'ados de The Kids faisaient les premières parties d'Iggy pop ou de Patti Smith. C'était en... 1977. Les titres de leurs morceaux, aussi courts qu'électrifiés, ne laissent pas de place au doute sur la marchandise : de *Bloody Belgium* à *Do You Love The Nazis*, le côté punk est assumé. Quant au dernier titre de leur second album, paru en 1978, il sonne comme un constat sans appel : *The City Is Dead*.

Morte ou pas, Anvers bougera encore, et pas là où on l'attend, comme se souvient Staf De Vos, avec cet aveu, qui fait frissonner ce fan de musique "heavy" : « *La New Beat a commencé ici, à Anvers ! Dans les années 70, il y avait une importante scène disco, sans doute à cause de la proximité avec les Pays-Bas. Anvers a toujours porté un grand intérêt pour la musique qui passe en boîte. Dans l'une d'elle, L'Ancienne Belgique* (celle d'Anvers, pas celle de Bruxelles - ndlr), on faisait des fêtes et on passait les vinyles new wave à la mauvaise vitesse... la new beat était née ! Pas à Detroit ou New-York, à Anvers ! »

On commence à voir l'arborescence musicale que dEUS a longtemps cachée dans l'imaginaire collectif. Mais aussi l'ADN, formé aussi bien de punk que de dance, de pointu et de mainstream, qui a pu donner un sentiment de liberté aux groupes du cru. Ce qui permet aujourd'hui à Anvers d'être le berceau de propo-

• Sallos, le tiencé gagnant

À Anvers, il n'y a pas que le Sportaleis et la Lotto Arena. La preuve en trois temps.

Trix

On a pu y voir Stromae ou Angèle, mais aussi Yo La Tengo ou Jonathan Wilson et même des soirées salsa. On devrait y voir Millionaire et BRNS. Une belle salle à taille humaine, accueillante, sans chichi mais avec du niveau. C'est là que

devrait se tenir en octobre la demi-finale de l'incontournable Humo's Rock rally.

Do Roma

L'ancien cinéma, construit en 1928 et reconverti en salle culturelle, accueille films, pièces de théâtre et concerts de grande envergure, tout en laissant une place aux activités culturelles pour les locaux. La géométrie de la programmation est

on ne peut plus variable. De la chanteuse (une ex-Voice Kids aux millions de vues) Emma Bale au duo de jazz expérimental Schntzl, en passant par Catherine Ringer venant chanter les Rita Mitsuko, la salle programme des thés dansants et des moments pour les écoles de la commune.

Hot Bos

Anciennement appelé Scheld'apen, cette maison culturelle revendique

son côté fourre-tout, généreux, bricoleur, et volontairement ouvert sur le monde et sur la ville qui l'abrite. Comme dans toute salle de spectacles, on y trouve des concerts et des spectacles, de la soupe et des bières bio... mais si on cherche un lieu de tchatches interminables, d'expérimentations, d'ouverture à l'autre, qu'il soit straight, étrange ou queer, on ne sera pas déçus non plus.



sitions aussi diverses que celles du songwriter "Jeff Buckley" Tamino, des instrumentistes fous de Condor Gruppe, des multiples projets de Tom Barman ou de Stef Kamil Carlens, ou des expériences pop allumées de Milan W. (*Flying Horsemen, Mittland och Leo...*) jusqu'à l'américana des Calicos. Sans parler des créations pop et pas si minimalistes du label Ultra Eczema.

Radio (vraiment) libre

Tout ce petit monde est ausculté en permanence par une vigie quasi pirate. Véritable institution foutraque et insubmersible, Radio Centraal se fait l'écho des musiques à Anvers. Dans cette radio unique où les DJ ne sont pas rétribués, mais paient le droit de venir travailler, on ne prend pas la liberté à la légère. La pub y est bannie et les productions jugées trop commerciales changent de trottoir. En octobre, ça fera quarante ans que ça dure.

Léo Reijnders est un des cent cinquante bénévoles qui font tourner cette radio pas comme les autres. Depuis quinze ans, il anime une émission dont le nom pourrait se traduire en français par "le tricoteur de nuages". Toutes les deux semaines, il jouit de deux heures de libre antenne, pour donner la parole aux artistes.

Situé au deuxième étage d'un pub de salsa, Radio Centraal veille à la liberté d'expression et au droit à l'éclectisme, même si Léo tempère le fantasme : « On est en permanence au bord de la banqueroute. J'adore y bosser, mais je trouve qu'on est un peu trop de vieux messieurs blancs là-dedans (rires) ... ça manque un peu de diversité. »

Joko et sa drôle de maison

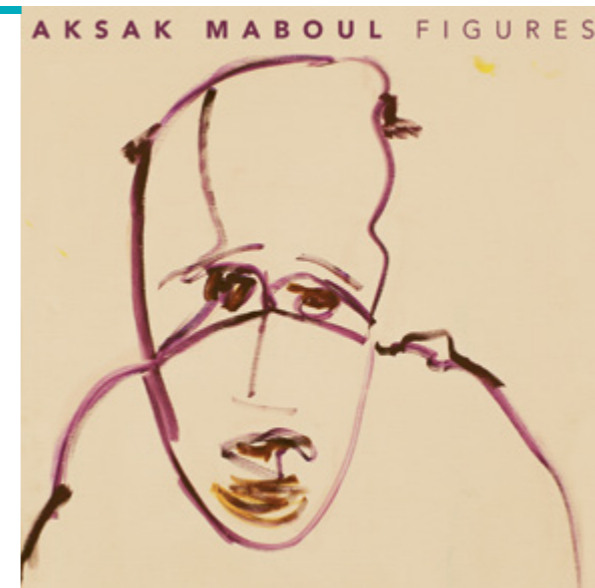
Joke Leonare n'entre pas dans la catégorie susmentionnée. Cette jeune musicienne/dj a aussi travaillé à Radio Centraal. Née à

Borgerhout, elle connaît bien Anvers et sa scène musicale. Avec son amie Jozefien Gruyaert, elle a lancé le très excitant label Jj funhouse, qui produit des petites perles de musiques fragiles et fortes à la fois depuis 2014. À ce titre, son projet Mittland och Leo est une merveille de mélancolie moderne : « Nous n'avons ni agenda précis, ni règles. On fait notre graphisme nous-mêmes, en toute indépendance. Jj funhouse existe pour partager ce que nous pensons avoir besoin d'être vu et entendu... ça part toujours d'un coup de foudre. C'est la même envie qui m'anime quand je suis DJ ! »

Le secret de la vitalité et de la diversité anversoises pourrait être révélé par cette artiste pleine de bon sens, qui remet d'ailleurs les pendules à l'heure quand on revient une "énième" fois lui parler de Tom Barman : « Je pense que pour cette génération des pré-millennials qui aiment le pop rock, "Anvers c'est dEUS". Mais il y a eu bien des choses avant. Prenez les Jokers avec leur musique surf, venue en direct de Sint-Anneke (plage située en bord d'Escaut - ndlr) ou Absolute Body Control, Nikkie Van Lierop, CJ Bolland... Ce qui est génial ici, c'est que si tu vas au Scheld'apen pour une soirée Ultra Eczema, tu y verras Mauro Pawlowski (Evil Superstar, Kiss My Jazz... - ndlr) y faire une performance totalement différente de ce qu'il a l'habitude de faire... et ce n'est qu'un exemple. »

Anvers, la ville des possibles et des surprises ? Sans doute. De là à rendre les Anverois arrogants ? Bjorn Eriksson a le mot de la fin : « C'est vrai que le reste de la Flandre et de la Belgique nous prend pour des coqs arty et arrogants... Pour être honnête, je ne peux leur donner tort... souvent, derrière le cliché se cache une vérité. D'autres endroits sont plus sympas et avenants qu'Anvers. » Probablement. Mais ils n'ont pas la même scène musicale.

Les sorties

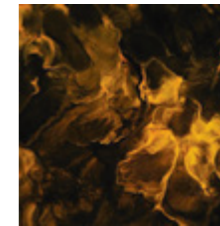


Aksak Maboul

Figures

Crammed Discs

Il y a peu, il fallait remonter au début des années 1980 pour retrouver la trace d'Aksak Maboul, collectif conçu par Marc Hollander, multi-instrumentiste d'exception et cerveau des opérations du label Crammed Discs. « Après notre 2^e album, j'avais imaginé un autre disque d'électro-pop bizarre en compagnie de la chanteuse Véronique Vincent, raconte-t-il. Mais dans le même temps, nous avons commencé à jouer avec un autre groupe, The Honeymoon Killers. Le moment nous semblait donc mal choisi pour sortir un album d'Aksak Maboul qui, à l'époque, était un peu à contre-courant des tendances... » Trente ans plus tard, en 2016, tout a changé. Le monde est enfin prêt à écouter *Ex-Futur*, essai avant-gardiste évoluant au croisement de la chanson française, d'une pop exotique et d'un psychédélisme pimpé aux bonnes ondes électroniques. Encensé par la critique, ce disque du passé sonne le retour d'Aksak Maboul. « Dès l'instant où nous sommes repartis en tournée, une nouvelle dynamique s'est installée, confie Véronique Vincent. Pendant que Marc composait, je me suis attelée à l'écriture de nouvelles chansons. » L'union des mots et des sons esquisse aujourd'hui les traits de *Figures*, quatrième album aux inspirations XXL. « En substance, ce projet enferme l'ADN du label Crammed Discs, dit Marc Hollander. L'envie de mélanger les styles et de provoquer des rencontres. » Double album de quelque 74 minutes, *Figures* va à l'encontre de tous les plans marketing. « Je tenais à proposer un récit avec un début, un milieu et une fin. Ce disque est comme un film. Il y a même un entracte. » Kaléidoscope de genres, caisse aux innombrables résonances, *Figures* est une œuvre multidirectionnelle, surréaliste, extrasensorielle. Coréalisatrice du disque de ses parents, Faustine Hollander y tient la basse et distribue quelques chœurs innocents. Le batteur Erik Heestermans (Ignatz, Steve Gunn) et le guitariste Lucien Fraipont (Robbing Millions) viennent compléter le tableau. Aussi fou et troublant que celui qui garnit la pochette de *Figures*. - **NA**



Maze & Lindholm

A River Flowing Home To The Sea

Bedouin Records

Sous les pseudos de Peter Maze et Otto Lindholm se cachent Pierre de Mueleneare (Orphan Swords, Bozar Electronic, Onlit Edition) et Cyrille de Haes (Bow Quintet, Pilot). Tous deux sont partis se mettre au vert, contrebasse, clochettes et bols tibétains dans leurs bagages. Au retour : un album d'ambient apaisant... ou presque : parfait pour méditer. Brian Eno parlerait, lui, de "mental wandering". Ce n'est donc pas de l'électronique en soi, seuls les effets et les boucles traduisant l'implication d'une machine. Mais comme le disait le second au Soir, à propos de ces cinq plages enchaînées : « La musique permet d'amener à d'autres réalités. » Le moindre son, la moindre vibration a ici une présence quasi palpable et peut en ouvrir la porte. - **DS**



Frenetik

Brouillon

Jeunes Boss Records/Blue Sky

Originaire d'Evere, Frenetik vient gonfler les rangs de la scène rap bruxelloise. Doté d'un flow puissant, ce solide attaquant fait valoir sa technique et fonce droit au but. En six morceaux ultra costauds, son *Brouillon* pose en effet les jalons d'une carrière de champion. À tout juste 21 ans, le petit nouveau dézingue ses détracteurs sans détour et enterre la concurrence au tractopelle. Déjà validé par Booba - ça rigole pas -, ce jeune héritier d'Isha dissèque la vie du quartier au scalpel : violences policières, racisme ordinaire, sexe, drogues et petits braquages entre amis dérident ici un quotidien circonscrit par des tours en béton. Entre rap conscient (*Virus BX-19*) et ego trip délirant (*Ombre, Traffic*), le *Brouillon* de Frenetik frôle gentiment la perfection. - **NA**

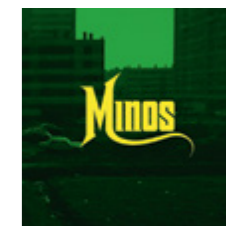


Diego Philips

Tides

Autoproduction

Diego Philips se présente comme un Bruxellois exilé à Londres, qui essaie de distiller sa "feel good music" dans les hauts lieux culturels de la capitale. Un projet "à l'ancienne", aux compositions centrées sur les guitares (« *Nothing like old days* », chante-il d'ailleurs sur la ballade qui clôt l'album, *In The Dark*) où l'on retrouve des inspirations variées : un peu (beaucoup) d'Andy Shauf (*Smile*), des plages contemplatives à l'image de la cover (*Where Did You Go?*, *Pretend, When I Feel the Moon*), un blues au solo old school (*A Song*), un trip country dans la veine Jonathan Wilson (*The Sun*) et même quelques chœurs féminins disséminés à gauche et à droite. Un album éclectique jouant sur les ambiances solaires, lunaires, au gré des marées. - **FXD**

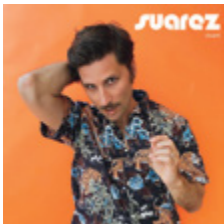


Minos

Minos

Red Maze Records

Installé à Bruxelles depuis quelques années, le Suisse Ivan Demiéville fantasme les grandes musiques de film depuis son salon. Cette passion dévorante l'amène aujourd'hui à concevoir la bande-son d'un incroyable film imaginaire. Planqué sous le masque de Minos, le musicien marche ainsi sur les traces d'Ennio Morricone, Bruno Nicolai, Piero Umiliani ou Fabio Frizzi. Autant de compositeurs italiens associés aux heures de gloire du *giallo*. L'ombre d'un Michel Legrand plane également sur cette affaire. Mais là où le disque flirte dangereusement avec l'exercice de style, Minos a le bon goût d'injecter de l'électronica, du krautrock et l'un ou l'autre clin d'œil à la new wave. Un scénario original, en somme. - **NA**



Suarez

Vivant

Label Et Label

En douze ans d'existence, Suarez a imposé pas moins de dix-huit singles sur les radios de la Fédération Bruxelles-Wallonie. C'est dire si Marc Pinilla, Max, Pata et Dada ont le sens inné de la mélodie et que leur quête de la chanson pop a toujours dépassé la simple intention. Mais la formation montoise n'en considère pas moins le format album comme une occasion d'essayer de nouvelles choses, voire de changer de cap. Après être sorti avec brio de sa zone de confort sur *Ni rancœur, ni colère*, un disque aux textes plus narratifs et aux arrangements élaborés, Suarez remet les choses à plat sur *Vivant*, collection de neuf tubes instantanés et d'une reprise en forme de gimmick (*Sarà Perché Ti Amo* de Ricchi e Poveri). Les titres parlent d'eux-mêmes : *Vivant* (que Marc a écrit avec son épouse Aline, ça a du sens), mais aussi *Cavale* et ses accents eighties, *Nouveau Départ* ou *Bienvenue* dont les guitares sont boostées par l'Américain Mark Plati (David Bowie, The Cure). « *Il a fait le ménage dans le mix, pour créer une sorte de bordel élégant* », précise Marc Pinilla. Finalement plus indie-pop que "chanson française", Suarez se conjugue à l'indicatif du présent, assume tout et taille sa route. « *Continuer coûte que coûte, ne jamais reculer et quelques soient les doutes, n'avoir aucun regret* », chante Marc dans *Cavale*. Une réflexion en forme de déclaration de foi. « *Un groupe, c'est comme un couple. Ça ne sert à rien de se dire c'était mieux avant. Être vivant, c'est avancer, évoluer et apprendre sans cesse.* » -LL



Julie Roset / Clematis

Nun danket alle Gott

Outhere, Ricercar

Son nom tutoie celui de Clematis sur la pochette du nouveau CD de l'ensemble fondé par Stéphanie de Failly. Et ce n'est que justice. À 23 ans, l'Avignonnaise Julie Roset, soprano colorature léger, célèbre avec une assurance étonnante cette plongée dans le baroque vocal du 17^e. « *On m'a souvent dit que j'ai chanté avant de parler*, sourit-elle. À 5 ans, après avoir vu Cécilia Bartoli à la télé, j'avais décidé que je deviendrais "opératrice"... » Le bon choix ! Alors qu'elle se perfectionne à la Haute école de Genève, elle est repérée par Leonardo García Alarcón, qui, dès 2017, embarque dans ses projets celle qui avoue « *bosser dur, très dur depuis toujours* ». Le label Ricercar n'a plus qu'à l'accueillir, en lui offrant ce premier CD en soliste. Le choix des pièces effectué par Jérôme Lejeune est judicieux, qui souligne l'influence du baroque italien sur les compositeurs luthériens tels que Buxtehude, Rösenmüller ou Hammerschmidt, dont le superbe *Nun danket alle Gott* donne son titre à l'album. L'intense *Confitebor* de Monteverdi aurait pu lui disputer ce privilège, tant Julie y excelle tout autant. « *Il est vrai, confie-t-elle, que nous l'avons beaucoup donné en concert. L'enregistrement s'est fait tout naturellement.* » Dans ce dialogue serré entre les instruments – les violons, surtout – et la voix de Julie, impossible en tout cas de ne pas craquer pour son soprano à la limpidité cristalline. Un timbre d'une étonnante pureté, sans le moindre vibrato, servi avec une aisance surprenante. Une perle baroque. -SR



Kermesz à l'Est

RDS-202

Autoproduction

Kermesz à l'Est, c'est surtout une fameuse bande de faiseurs d'ambiance, qui parcourt les festivals partout en Europe, propulsés par une femme à barbe, un taxidermophile, le chargé de poussette, le gueleophonier, le brasseur-cueilleur... Les gars proclament d'ailleurs : « *On défend un spectacle vivant, qui sent la sueur et le cambouis. Ceci est l'antithèse d'un Facebook live, c'est la vie et ça pue* ». Kermesz, c'est le "Belgium's best-kept secret!" selon le magazine britannique Songlines. L'Evening Standard leur a quant à lui consacré une double page photo-pano suite à une « *prestation décoiffante au Womad en 2018* ». Sur CD, c'est une bombe (elle lui donne même son titre) : la RDS-202, c'est la plus grosse bombe au monde jamais testée, soviétique bien sûr, et qui fait sauter ici les traditionnels issus des répertoires roumains et bulgares aussi joyeusement qu'une mélodie arabe ou que leurs compos personnelles. Cette version galette de la musique de Kermesz à l'Est fait tendre l'oreille et fait admirer une mise en place musicale précise que les performances visuelles de la fanfare ont tendance à occulter au profit d'un côté purement "happening". Voici donc une bonne raison de se procurer la musique de Kermesz à l'Est, version salon. -JP



Soror

Soror

Autoproduction

Mis en boîte sous la houlette de Koen Gisen (An Pierlé, Flying Horseman, Dans Dans...), cet EP (d'une petite vingtaine de minutes) confirme le bien qu'on pensait de ces jeunes gens qui affrontaient le jury du Concours Circuit en 2018. Depuis, autour d'Alice Ably (voix) et Sophie Chiamonte (basse, voix), ils s'étaient notamment manifestés avec ce *Shadow of a doubt* aux inflexions vocales rappelant Sinead O'Connor époque *The lion and the cobra*. Ici, ces 4 titres nous permettent d'en remettre une petite

couche avec plaisir, notamment sur cette palette à la fois sensuelle et nocturne avec laquelle ils colorent leurs compos où le rock se fait planant, mélancolique parfois, agrémenté de discrètes influences psyché, surf ou même trip hop. -DS



Absolem

Toxicity

TNF

Ancienne force vive du collectif Hesyta Squad, le petit Absolem travaille désormais ses abdos en solo. Venu de Liège, le rappeur rend hommage à sa ville natale à travers *Toxicity*, une mixtape sortie en deux temps. Juste après le confinement, d'abord, l'artiste s'est entouré des productions de Dee Eye pour dégainer le premier volet d'une carte de visite flexible et extrêmement hybride. Entre trap et boom bap, futurisme et culture *old school*, Absolem se distingue aux côtés de quelques invités de marque : Sly et Venlo sur l'excellent *Time*, mais aussi Slimka, Caballero & JeanJass (*Black Ops*). Sortie cet été, la suite de *Toxicity* confirme les qualités d'Absolem et, surtout, le poids de son carnet d'adresses. Accompagné d'Assy (L'Ordre du Périph), le Liégeois met le cap sur des mélodies plus langoureuses (*Ça saigne encore*), s'essayant même à un tube sexy (*Celle-ci*). Le meilleur moment, pourtant, surgit au détour d'une collaboration avec Small X, moitié du groupe Shayfeen. Épaulé par la tête de série du rap marocain, Absolem claque un *Whadafuck* urgent, super chaud bouillant. Lieu de toutes les expérimentations, *Toxicity* témoigne du savoir-faire tout-terrain d'un gars aussi à l'aise dans les pogos qu'à un diner aux chandelles. -NA

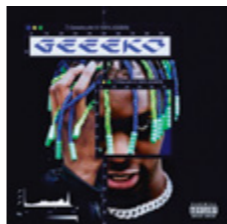


C.S. Armstrong & ShunGu

The Blue Tape

Sunthings Records

Cela fait quelques années déjà que (Louis) ShunGu promène ses sneakers, ses samples et ses mixtapes au détour du paysage hip-hop bruxellois. Tant est si bien que le producteur de 29 printemps s'est taillé une belle réputation sous nos latitudes et un nom par-delà les frontières du Royaume noir-jaune-rouge, à l'instar d'un certain Lefto, avec lequel le jeune homme partage plus d'un atome crochu. Comme lui, il a grandi biberonné aux Guru's Jazzmatazz, avant de s'abreuver de J Dilla, de Madlib et de tout ce qu'a pu fomenté la clique Stones Throw Records dans les années 90-2000, avant de bifurquer vers l'art plus futuriste d'un Flying Lotus ou d'artistes assimilés. La dernière fois que nous avons entendu parler de lui, ShunGu teasait la sortie de son album *A Book of Hundred Spiritual Beats*. Le fruit d'un travail de production de 7 ans, publié en janvier aux bons soins du label américain Hot Record Societe. Mais, à trop chasser le naturel, dit-on, il revient au galop... Et cette "Blue Tape" où il s'adonne à nouveau sans vergogne à sa passion pour les samples tend à le confirmer. Une marmite concoctée avec goût et savoir-faire, où mijote un mélange de blues et de soul. Après avoir travaillé avec le rappeur floridien Chester Watson ou le Californien Pink Siifu, il a cette fois fait appel à C.S. Armstrong, talentueux MC texan au phrasé braisé, pour épicer le tout. Derrière cette pochette en forme d'hommage à la première plaque de Frank Ocean *Nostalgia, Ultra*, onze pistes taillées sur mesure pour son acolyte au micro et la bande-son parfaite de votre prochaine virée ensoleillée. -NC

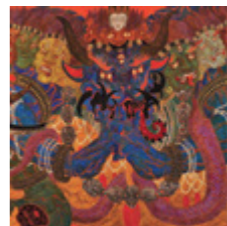


Geeeko

Réel

Vangarde/Columbia/Sony Music

Du haut de ses 21 ans, les yeux planqués derrière les perles vertes qu'il enfle autour de ses tresses, Jonathan Nezzi alias Geeeko est devenu en quelques mois l'un des meilleurs espoirs d'une scène rap belge certes embouteillée mais toujours très prisée. Cousin bruxellois du génial Travis Scott, de l'excellent SAINT JHN ou encore de feu Juice WRLD, le jeune MC se pose en digne héritier du "mumble rap", marmonnant ses lyrics dans une sorte de yaourt autotuné sur fond de rap codéiné... Aujourd'hui basé à Forest, Geeeko a grandi en Afrique et pas mal burlingué avant d'atterrir sous latitudes belges. « *Je suis né au Burundi, en 1999. J'ai passé 7 ans au Rwanda, puis 7 ans au Burkina Faso (...)* Et à mes 14 ans, je suis venu rejoindre ma maman à Bruxelles. » Quelques années plus tard, il y sera repéré par le label Vangarde et bientôt pris sous l'aile de Dimitri Borrey, ex-manager de Stromae. Ce qui nous mène à Réel, premier projet plutôt personnel... Seize morceaux produits par son acolyte Chuki Beats, à l'exception de trois tracks signées Siméon et de Crazy (seul featuring du disque avec Tsew The Kid) signé par le talentueux Berry. C'est à Johann Dorlipo qu'a été confiée l'esthétique des clips, sous-titrés à la manière d'un Jok'Air, avec qui Geeeko partage un certain goût du bling-bling capillaire. On y retrouve ces sonorités cotonneuses, ces ambiances planantes, ce spleen romantique, ce sens mélodique et ce flow susurré empreint de musicalité. La musique de Geeeko, à l'instar du lézard auquel il emprunte son avatar, s'insinue sous les draps et glisse entre les écouteilles, de *Fucked Up* à *Fendi* en passant par Toxic, le riff ensoleillé de *Barauder* ou cette très jolie *Nuit*. -NC

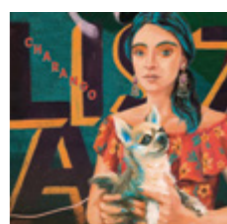


Neptunian Maximalism

Éons

I, Voidhanger Records

Projet pharaonique et aventureux, le nouvel album de Neptunian Maximalism déchaine les passions. De l'Angleterre au Japon, des États-Unis au Chili, le monde des musiques expérimentales célèbre l'avènement d'une œuvre majeure. En trois disques (!!!) et plus de deux heures, le groupe bruxellois enveloppe tous les styles et fusionne les genres au-delà des clichés. Free jazz, drone, krautrock, psaltes chamaniques et matières psychédéliques affluent ici en continu pour délivrer des atmosphères tribales, lourdes et psychédéliques à souhait. Les noms de John Coltrane, Swans, Sun Ra, John Zorn ou Sunn O))) viennent à l'esprit pour décrire Éons. Mais, dans son ensemble, l'album dépasse largement le cadre de ces quelques références. Un objet rare, incontournable. -NA



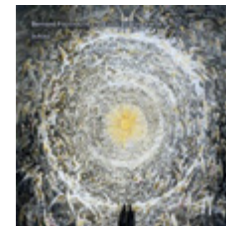
Lisza

Charango

Animalé

À la fois forte et fragile, Lisza exprime toute sa féminité sur ce deuxième album. Ode à la liberté, à l'amour et au voyage mental ou physique. *Charango* puise aussi profondément dans le vécu de son auteure. Elle renoue avec ses racines (*Canta Querida, O Soho Voltou*), évoque de mauvais souvenirs (*Les vacances*), un grand-père « *au rire de canaille* » (*Daddy*) ainsi qu'un papa parti trop tôt (*Papa soleil*). Le tout avec pudeur et élégance. Musicalement, le fidèle complice et ex-Mud Flow Vincent Liben rappelle tout son amour des cordes acoustiques : guitare, ukulélé, le "tres" cubain et, partout, le son du charango, cette petite guitare des Andes qui donne son nom au disque. Inévitable, la filiation avec la mélancolie ensoleillée de

Manu Chao ne doit pourtant pas faire de l'ombre à la poésie affinée de Lisza et à la singularité de sa démarche, quelque part entre chanson française "d'ici", bossa et autres rythmiques de "là-bas". -LL



Bernard Foccroulle / InAlto

E vidi quattro stelle

Fuga Libera

Créée en 2017 lors de l'inauguration du nouvel orgue de Bozar, dont il contribua à la renaissance, cette nouvelle œuvre de Bernard Foccroulle se nourrit du "Purgatoire", partie centrale de la *Divine comédie*. Dante et Virgile, qui viennent de quitter l'Enfer, gravissent la montagne qui doit les mener au Paradis. Voyage initiatique, poétique, dramatique, fait d'ombres et de lumières, de rencontres fortuites et de dialogues intenses, que Foccroulle sert avec une musique d'une grande sobriété. Son orchestration nimbe les voix du baryton Nikolai Borchev et de la soprano Alice Foccroulle d'une palette sonore subtile – harpe, corne, trombones, orgue –, choix idoine pour souligner avec justesse la gravité du propos autant que la libération des âmes. L'occasion de saluer le travail instrumental mené depuis dix ans par l'ensemble InAlto de Lambert Colson, qui livre ici toute sa pertinence en matière de tessitures et de couleurs. On savourera aussi le livret, précieux allié pour goûter chaque étape de l'ascension de Dante vers la délivrance. -SR

Retrouvez la liste de toutes les sorties
www.conseildelamusique.be



Ammar 808

TEXTE : DIDIER STIERS

Dans la vraie vie, il s'appelle Sofyann Ben Youssef. Le Tunisien installé à Bruxelles, aussi producteur de Kel Assouf, triture les sons traditionnels avec ses machines, samplers et autres boîtes à rythmes. Notre futuriste a choisi quatre albums qui comptent pour lui.

« C'est l'album de quelqu'un qui a travaillé sur l'essence d'un espace, un aéroport dans le cas présent. J'adore l'approche qu'il a eue et comment l'espace s'est traduit dans la musique. Quand je pense à la mienne, c'est d'autres paramètres qui entrent en jeu. De manière générale, je suis fan du challenge qui est de traduire des événements ou un espace, une culture particulière, des rituels. Traduire ça en musique, j'adore ! » Et c'est ainsi que tout

en plongeant dans le répertoire ancestral, *Maghreb United*, son précédent et premier album (sur lequel on le retrouve accompagné par trois chanteurs), parle d'actualité. Dans l'extension des basses, expliquait-il à RFI Musique, il matérialise par exemple la violence qui secoue notre temps, la banalisation des guerres... tâchant d'accroître la couleur des émotions qui traversent le morceau, de les transmuter grâce aux machines.

« De tous les albums rock que j'ai écoutés, celui-là représente pour moi un shift essentiel entre les années 80 et 90, on va alors vers la musique grunge, toutes ces musiques rock nouvelles des années 90. *Daydream Nation* est un album extraordinaire ! » Remarque étonnante quand son pseudo évoque la fameuse boîte à rythmes de Roland, caractéristique des années 80 ? « J'ai fait du métal et du rock pendant des années, dans ma jeunesse, de 15 à

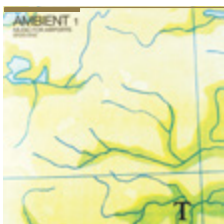
20 ans... Si ce 4x4 était consacré au rock, j'aurais une flopée de disques à citer, dont certains que j'ai moi-même joués en cover à l'époque. Mais je suis né en 79, donc ma base musicale vient des années 80, début 90, l'époque des cassettes, des compiles... Mais la 808 est toujours utilisée, et puis "808" est plutôt à prendre dans le sens "urbain", comme une approche du rythme, électronique bien entendu. En plus, j'aime les chiffres, ça tombait bien. »

« Ce sont dix chansons de Paco de Lucia reprises par mes musiciens de flamenco moderne favoris : Jorge Pardo et Chano Dominguez. À la base, j'étais pianiste, j'ai fait du piano classique, du jazz... Pour moi, Chano Dominguez était le pianiste le plus sexy du monde, stylistiquement parlant. Il a marié flamenco et jeu de piano, il a pris beaucoup de choses du jeu de la guitare aussi, et il a traduit ça en flamenco. Cet album est une super version "jazz-flamenco" »

de la musique de Paco de Lucia. C'est le meilleur exemple de mariage réussi du jazz avec une musique traditionnelle. » Chaque album d'Ammar 808 doit être le fruit d'une aventure dans un autre lieu, une autre culture : « J'ai commencé avec le Maghreb, ce sont mes racines. Pour le nouveau (*Global Control/Invisible Invasion* sort ce 18 septembre - ndlr), je suis allé en Inde du Sud enregistrer avec des musiciens sur place. »

« Pour moi, c'est un des meilleurs albums de musique ambient. Je me sens très proche de la manière de travailler de Jon Hassell. Je ne le connais pas personnellement, en tout cas pas encore, mais j'ai écouté des interviews. En fait, cet album-là est un des premiers de musique ambient que j'ai écoutés et j'ai tout de suite été renversé par la densité et l'espace qu'il arrivait à créer avec sa trompette, avec des effets. Parfois, ça sonne comme un éléphant qui

a du chagrin, parfois ça sonne un peu comme de la musique indienne. Et tout ça dans un univers qu'il a créé, un univers de rituels. Il est vraiment hors du temps. » On doit en effet au trompettiste et compositeur américain ce concept de "fourth world music", soit une combinaison entre électronique et différentes traditions ethniques. « C'est un mec qui fait beaucoup de recherches, disons théoriques, notamment sur la transcendance. »



Brian Eno
Ambient 1: Music For Airports
(1978)



Sonic Youth
Daydream Nation
(1988)



Jorge Pardo & Chano Dominguez
10 De Paco
(1994)



Jon Hassell
Vernal Equinox
(1977)



© PHILIPPE LEVY



Frank Zappa,
musicien
iconoclaste

Marc Hollander

Tête pensante du groupe Aksak Maboul, patron du label indépendant Crammed Discs, Marc Hollander s'est toujours porté au chevet des musiques venues d'ailleurs. Artiste aux goûts aventureux, mélomane à la curiosité abyssale, l'homme partage volontiers ses souvenirs.

TEXTE : NICOLAS ALSTEEN

« Cette histoire se déroule le 23 septembre 1969, au Palais 10 du Heysel. J'avais 19 ans. Je m'étais associé au guitariste de jazz Paolo Radoni pour former *Here and Now*, un groupe à géométrie variable qui produisait une musique étrange. C'était entre le blues et le free-jazz. Ce jour-là, nous nous sommes produits sur la scène du RAC POP, un festival organisé par les jeunes du Royal Automobile Club de Belgique. À l'affiche, il y avait notamment Colosseum, une des figures de proue du rock progressif. En fait, nous étions là pour participer à un concours. Chaque candidat devait jouer trois morceaux. Avec *Here and Now*, nous avons livré un concert totalement déjanté avec des danseuses autour de nous. Le jury du concours était composé d'un jeune jazzman qui faisait de la radio : Marc Moulin. À ses côtés, on trouvait Jo Dekmine, le directeur du Théâtre 140, et Jean-Noël Coghe, un journaliste du Rock & Folk. À la fin, ils nous ont accordé le premier prix. Cette victoire a eu deux conséquences. Juste après le concert, Jean-Noël Coghe s'est autoproclamé manager de notre groupe. Il nous a même décroché une audition à Paris avec BYG, un label free jazz (*Art Ensemble of Chicago*, *Don Cherry*, *Sun Ra*) et rock progressif. Dans la foulée, nous avons signé un contrat avec cette structure dirigée par le fameux Jean Karakos, personnage assez génial et complètement filou à qui l'on doit le festival d'Amougies. Pour d'obscures raisons, notre album n'est jamais sorti... L'autre retombée du concours, ce sont deux concerts au Théâtre 140, programmés en marge du festival d'Amougies. Avant de se produire là-bas, certains groupes passaient d'abord à Bruxelles. C'est ainsi que nous avons joué avant *Burton Green* et *Ten Years After*. Ces derniers étaient accompagnés par Frank Zappa. À un moment, Jo Dekmine voit que l'organiste de *Ten Years After* est resté dans les loges. Là, il me pousse sur scène et, pendant une minute, je me retrouve à jouer aux côtés de Frank Zappa – dont j'étais un fan absolu. Je me suis vite fait dégager. En attendant, c'est certainement mon plus grand titre de gloire : j'ai joué avec *Ten Years After* et Frank Zappa. »



© DANIEL

Peet

Beaucoup ont découvert le rappeur et beat-maker bruxellois avec ses acolytes du 77. Après *Peate* (2016) et *Mecman* (2019), il poursuit pourtant son vol en solo : il a ainsi "profité" du confinement pour bosser, outre dans son jardin, sur *Peper*, un EP paru en juin, fait avec les fans le temps de sessions Instagram. Et pour l'heure, Peet estime que l'album qu'il aimerait sortir fin 2020 est terminé... à 80 %.

TEXTE : DIDIER STIERS

« Si je suis fan ? C'est un grand mot ! À l'époque, *Hocus Pocus* m'a vraiment inspiré. Après, mon "école", c'est J Cole, Kendrick Lamar, ces gens qui sont plus dans la musicalité, et toujours dans la recherche.

Disons que je suis influencé par pas mal de choses dans ce qui se fait de nos jours. Pour l'instant, j'aime beaucoup la scène anglophone, en particulier Pa Salieu (le rappeur de Coventry, d'origine gambienne, mêlant influences grime et africaines - ndlr) que j'écoute beaucoup. Et *Slowthai*, j'ai vraiment envie de le voir sur scène. En France, j'ai récemment découvert *Captaine Roshi*. Sinon, je trouve que *Destin*, l'album de *Ninho* (sorti en 2019 - ndlr) est un des meilleurs albums de rap français de ces dernières années. Et puis j'ai découvert un gars qui s'appelle *Chardy* (aka "Mezelf" - ndlr), qui vient de Bruxelles mais rappe avec un accent un peu hollandais.

Zwangere Guy est un ami mais aussi vraiment une source d'inspiration. Il sait exactement où il veut aller, dans sa manière de travailler. Il a la passion, le talent, c'est un exemple pour les gens qui veulent y arriver dans la musique. Son *AB x 3*, là, j'aimerais bien y être ! Et je pense que, oui (rires), si je travaille comme lui, ça ira peut-être plus vite. Mais je suis un peu "flemmard". Pour être honnête, *Peper* a été fait entièrement pendant le confinement, mais je n'étais pas spécialement concentré musique : les beaux jours arrivaient, du coup, rester en studio, c'était compliqué. En plus, j'ai besoin de ne pas faire de musique pendant un moment pour pouvoir vivre des trucs, m'inspirer quoi... »

Le Klacik

TEXTE : JEAN-PHILIPPE LEJEUNE

Saviez-vous que bon nombre de groupes new wave, de carrure internationale aujourd'hui, avaient transité dans une boîte excentrée de la capitale entre 1979 et 1981 ? Que dans cette boîte ont aussi joué des groupe post

punk bruxellois ? Que d'autres rencontres fortuites allaient aboutir à la création de la Muerte, d'Allez Allez ou encore des Snuls ? Histoire d'un club unique en son genre par ceux qui l'ont créé et fréquenté.



Celle-ci débute à Uccle où 4 amis festifs, la vingtaine, ont l'idée d'ouvrir une boîte de nuit au 638 Chaussée de Saint Job. Non pas une boîte comme il en existe beaucoup à Bruxelles mais un endroit où les gens vivront une expérience différente tant musicalement qu'humainement. Thierry Balasse, l'un des créateurs du lieu, raconte : « On avait très peu de budget, on a tout mis dans l'installation musicale. C'était un grand espace de 300m² avec étage que l'on pouvait modifier facilement. On avait une entrée pour les camions sur le trottoir qui nous permettait d'amener des tonnes de sable. » Référence à la Beach Party, organisée quelques semaines après l'inauguration le 21 mars 1979 où les clubbers en habit de plage ont fait la fête jusqu'au bout de la nuit... Vous l'aurez compris l'idée était de sortir du train-train des boîtes belges en s'inspirant par exemple des boîtes new-yorkaises.

La déco était minimaliste comme l'explique Bruno Bulté second directeur artistique : « Il y avait juste des stores vénitiens motorisés disposés au milieu de la salle qui se levaient au fur et à mesure que les gens arrivaient. Côté light, Chabada Palmaro, le premier directeur artistique, avait ramené de New York des gyrophares de police qui descendaient du plafond. » Bar et tabourets en acier, booth du DJ siglé d'un « Restricted area » donnaient un côté indus' au lieu. La décoration était à chercher ailleurs, dans les costards new wave et les chaussures à pointes ! Le Klacik est fréquenté par la jeunesse ucquoise, les étudiants et les étudiantes des Beaux-Arts, de la Cambre, des musiciens.ne.s. On y croise différentes cliques et quelques égéries. Le chanteur et compositeur Didier Odieu habitant à deux pas, passait sa vie au Klacik : « J'étais une égérie de la nuit comme Edwige (Edwige Belmore, idole punk parisienne - ndr), une poseuse de cette vague cold wave de jeunes gens chics. Je me levais à 8 h du soir à cette époque, je voulais voir les

concerts. » En effet, pour qu'une boîte fonctionne il faut aussi des ambianciers qui lancent la tendance et avec lesquels on sait qu'il va y avoir du spectacle.

La spécificité du Klacik, c'était la musique new wave et cold wave. Certains disques venaient directement de chez Rough Trade à Londres. À Bruxelles, l'un des fournisseurs c'était déjà Caroline Music. « Les disquaires nous vendaient des vinyles en exclusivité sachant que ça allait devenir des tubes. J'ai eu la démo de Pop Muziek de M pour le week-end. Moskow Diskow de Téléx et Ça plane pour moi de Plastic Bertrand ont été testés et sont devenus des tubes au Klacik », explique Patrick Gennaro Avella, le DJ. La musique était essentiellement new wave bien qu'à l'occasion le DJ ait tenté de passer du funk ou encore par exemple le premier album de Prince... qui ont rapidement vidé la piste de danse.

Mais le Klacik, ce sont aussi des concerts avec des groupes à l'avant-garde, assez pointus pour l'époque, comme Suicide, les Buzzcocks, Bauhaus... Et aussi des artistes qui allaient devenir incontournables ! Simple Minds, The Pretenders, The Cure et un certain Paul Hewson mieux connu sous le nom de Bono... tous y sont passés ! Philippe Kopp organisateur de concerts pour Sound and Vision à l'époque (*Live Nation par la suite - ndr*) raconte : « Je me rappelle que les membres de U2 étaient arrivés crevés dans une camionnette pourrie et qu'ils ont dormi à même le sol avant le concert. Nous n'avions aucune conscience de ce qu'ils allaient devenir... »

Le 18 octobre 1980, U2 s'est produit devant 100 personnes et cela devait être fini à minuit parce que non seulement les clients de la boîte attendaient de pouvoir danser mais la malle qui devait ramener le groupe à Londres attendait elle aussi...

Entre-temps le Klacik fête son premier anniversaire en mars 1980. Pour marquer le coup, la boîte collabore avec les Bains

Douches et propose une sortie du nouveau single d'Elie et Jacno avec les Mad V en support act. Bruno Bulté se souvient : « Elie et Jacno n'ont pas voulu jouer leur nouveau titre, ils étaient juste sur scène à fumer des clopes pendant que leur morceau passait... »

Le dimanche 13 avril 1980, les Cramps ont aussi laissé un souvenir impérissable au public et aux organisateurs. Thierry Balasse : « Nous avons installé les Cramps dans les pièces du haut qui servaient de loges et ils s'étaient amusés à aller pisser chez les voisins en passant par les toits... » Didier Odieu : « Le concert était d'une grand violence, le set était bien agressif. C'est du surf avec un côté un peu ringard mais le look de Poison Ivy (le guitariste - ndr) était terrible. Philippe Kopp confirme : « Quand on voit pour la première fois Lux Interior (le chanteur - ndr), on se demande ce qu'il a mangé. Mais pour moi c'est Echo and the Bunnymen qui m'ont le plus marqué, ils étaient habillés en treillis militaires de camouflages, c'est la première fois que je voyais ça... »

Pas mal de personnalités ont fréquenté le Klacik pour y faire la fête, pour y jouer et ils y ont fait de belles rencontres... C'est le cas de Fred Jannin, dessinateur entre autres pour le Journal de Spirou et de Germain et nous : « J'y ai croisé Marka. Gilles Verlant nous réquisitionnait pour Folies (émission de la RTBF - ndr) avec les Cherokee. À l'époque, Marc Moulin, Jean-Pierre Hautier, Dan Lacksman et moi, on se chauffait au Kili Watch avant d'aller au Klacik. J'ai aussi eu la chance de rencontrer Nico Fransolet (Marine, Allez Allez et futur Snuls auprès de Jannin - ndr). On était 10 années avant les Snuls. » Comment ne pas mentionner les prestations des Bowling Balls, faux groupe de rock mis sur pied par Jannin, Bert Bertrand et Thierry Culifort. Un de leur succès ? *God Save the night fever* : synthèse décalée entre punk et disco. Citons encore X-Pulsion, les Mad Virgins, Odieu et Marine... En effet,

Marc du Marais, chanteur de Marine et plus tard de la Muerte, ne manquait aucun concert au Klacik : « C'étaient des groupes complètement inconnus sur lesquels tu lisais des articles dans la presse anglo-saxonne. Moi ce qui m'excitait, c'était de voir des bands qui venaient des États-Unis ou d'Angleterre où je n'avais jamais mis les pieds... »

Marka était donc aussi un habitué des lieux et pendant un temps roadie pour les Mad Virgins, le groupe des frères Debusscher (Stephan, le bassiste, est malheureusement décédé début août au moment où nous écrivions ces lignes - son frère Kris, ancien Snuls lui aussi, est toujours actif au sein de Allez Allez). Une partie de ces Mad V allaient devenir les musiciens d'Odieu un peu plus tard. Mais revenons à Marka car un détail a marqué le musicien : « À l'entrée, il y avait deux sorteurs dont l'un était Jean-Claude Van Damme juste avant qu'il ne fasse sa carrière aux USA. Je le sais parce qu'il allait à la salle de sport avec mon cousin ! Avec son parka années 70, il avait un look improbable en comparaison du public du Klacik. »

La fin du Klacik ? Bien qu'il y eut des plaintes pour tapage nocturne, des fermetures pour cause de rénovations, c'est finalement une taxe impayée qui aura eu raison du club, comme l'explique Thierry Balasse : « En tant que club privé, nous ne devons pas payer les accises sur l'alcool mais lors d'une descente de flics, les cartes de membres ont été vérifiées et trois non-membres se trouvaient là, un verre à la main... Avec les arriérés la somme à rembourser était colossale et nous avons préféré déclarer faillite. » L'esprit du Klacik a perduré puisqu'au moment même où ce chapitre de la vie nocturne bruxelloise se refermait, un autre commençait : l'ouverture du Mirano Continental, aussi avec Bruno Bulté. Mais ça, c'est une autre histoire...



Islande
Le rouge pour les éruptions volcaniques, le blanc pour les glaciers, le bleu pour la mer : le drapeau islandais flotte sur les hauteurs de la musique indépendante. Jóhann Jóhannsson, Kiasmos ou Ólafur Arnalds ont donné de bonnes idées à Elefan.



Stranger Things
Aux confins du fantastique et de la science-fiction, *Stranger Things* cartonne sur Netflix. Signée par Kyle Dixon et Michael Stein (du groupe Survive), la musique de la série tombe entre les mains d'Elefan en juillet 2019.



Théorie des quatre éléments
Selon les principes fondateurs de la philosophie naturelle, l'air, le feu, l'eau et la terre offrent les clés de lecture nécessaires pour comprendre le monde. La théorie des quatre éléments siège à présent au cœur d'*Origin*, le nouvel EP d'Elefan.



©NICOLAS VERFAILLIE

Elefan

TEXTE : NICOLAS ALSTEEN

Opération élémentaire, l'addition se calcule en trois clichés pris sur le vif. La somme de ces images illustre aujourd'hui l'univers d'Elefan. Inspiré par le mouvement néo-classique, le cinéma et l'electronica, le duo a tout pour plaire.

Après leurs études au conservatoire et une spécialisation en composition classique, le bassiste Briec Angenot et le pianiste Lionel Polis se croisent au sein d'un quatuor de jazz. « *Au fil des répétitions, nous avons appris à nous connaître, mais aussi à partager nos coups de cœur*, raconte Lionel Polis. *Les noms d'Ólafur Arnalds, Nils Frahm, Kiasmos ou Rival Consoles revenaient souvent dans nos discussions. À un moment, nous avons essayé d'évoquer en ce sens. Mais ça ne prenait pas. Nous avons donc poursuivi l'aventure en duo.* » Unis sous la peau d'Elefan, les deux musiciens élaborent alors une trame instrumentale atmosphérique et sophistiquée : une électro pointilleuse qui, dans le noir, se joue à l'écart du dancefloor et des déhanchés collés-serrés. À l'hiver 2019, Elefan inaugure sa discographie avec les trois titres du EP *Silent Space*. Pour sceller les présentations officielles, le duo se fend également d'une apparition sur YouTube. Où il s'approprie le thème de la série *Stranger Things*. « *D'habitude, les séries télé m'ennuient*, confie Briec Angenot. *Stranger Things, c'est l'exception. Cela tient certainement à la connexion entre la musique et l'intrigue.* » Vecteurs d'émotions, les compositions d'Elefan se parent

ainsi d'une aura cinématographique. « *En marge de notre projet, nous réalisons des musiques de films, révèle un Lionel Polis détenteur d'une formation de musique à l'image. Nous admirons l'œuvre du regretté Jóhann Jóhannsson (Prisoners, Sicario) ou le travail de la compositrice Hildur Guðnadóttir (Chernobyl, Joker).* » Cette empreinte islandaise se manifeste d'ailleurs à travers les quatre morceaux d'*Origin*, le nouvel EP du duo. « *Ici, nous créons des ambiances chaleureuses en malaxant les textures sonores. Pour compenser la froideur des synthés, nous privilégions l'utilisation d'instruments organiques. À l'avenir, il sera aussi question de travailler avec un ensemble de cordes.* » Publiés au printemps, les nouveaux morceaux d'Elefan reposent sur la théorie des quatre éléments. « *Dans la Grèce antique, l'air, le feu, l'eau et la terre permettaient de comprendre l'origine du monde. Nous sommes partis de là pour baliser notre travail. C'était une façon de revenir à l'essentiel, d'écouter nos inspirations personnelles. Avec Origin, nous avons fait abstraction des connaissances théoriques et des influences extérieures pour se concentrer sur nos intuitions.* » Sensation de bien-être garantie.



ÉCOUTER
ACHETER LOCAL
C'EST VITAL!



Abonnez-vous!

Le magazine **Larson** est totalement gratuit et vous pouvez le recevoir directement chez vous.

Il suffit de nous envoyer un mail avec vos coordonnées postales à larsen@conseildelamusique.be

AMPLO UNE INITIATIVE DU CONSEIL DE LA MUSIQUE AVEC LE SOUTIEN D'AMPLO « BUREAU SOCIAL POUR ARTISTES ET PARTENAIRE RH POUR LE SECTEUR CRÉATIF »

MUSISCOPE

JOURNÉES D'INFORMATION, D'ÉCHANGE ET DE CONSEIL À DESTINATION DES ACTEURS DU SECTEUR MUSICAL DE LA FÉDÉRATION WALLONIE-BRUXELLES



À LA MAISON DES MUSIQUES DE 9H30 À 17H (SAUF EXCEPTION)

INFOS & INSCRIPTIONS : +32 2 550 13 20 - INFO@CONSEILDELAMUSIQUE.BE - WWW.CONSEILDELAMUSIQUE.BE



DÉCOUVRIR ET COMPRENDRE LES MÉTIERS DE LA MUSIQUE 3 JOURNÉES INDISSOCIABLES - DIVERS INTERVENANTS - 45€	19-20-21 OCTOBRE 2020
INTRODUCTION À LA PRODUCTION MUSICALE LUNDI 9 NOVEMBRE - REMY LEBBOS (RARE SOUND STUDIO) - 15€	9 NOVEMBRE 2020
REVENUS DU MUSICIEN : QUEL STATUT POUR VOTRE PROJET MUSICAL ? VENDREDI 13 NOVEMBRE - FRANÇOIS-XAVIER KERNKAMP (AMPLO) - GRATUIT	13 NOVEMBRE 2020
ÉVITEZ LES PIÈGES DE L'AUTOPRODUCTION LUNDI 16 NOVEMBRE - JEAN-CHRISTOPHE LARDINOIS - 15€	16 NOVEMBRE 2020
INITIATION AU MASTERING LUNDI 23 NOVEMBRE - REMY LEBBOS (RARE SOUND STUDIO) - 15€	23 NOVEMBRE 2020
COMMENT UTILISER DES IMAGES EN TOUTE LÉGALITÉ ? VENDREDI 27 NOVEMBRE - JEAN-CHRISTOPHE LARDINOIS - 15€	27 NOVEMBRE 2020

PASSERELLE

CULTURELLE

Le WHalll, Centre culturel de Woluwe-Saint-Pierre, a fait le pari de vous présenter la saison 2020-2021 telle qu'elle a été pensée, réfléchie, organisée et rêvée par les équipes. Nous espérons qu'elle pourra se déployer dans son intégralité. Certains événements ou spectacles pourraient se voir hélas annulés ou reportés si les mesures sanitaires s'avéraient trop restrictives. Nous vous invitons à vous tenir régulièrement informés sur la page d'accueil du site internet www.whalll.be.

#VivezLaCulture #auWHalllbienentendu
#MesuresSanitairesRespectées
#SoutenonsLesArtistes



W:Halll

Centre culturel de Woluwe-Saint-Pierre - Av. Charles Thielemans, 93 - 1150 BXL

Réservation : Tél. : 02/435.59.99 - whalll.be

